

REFLEXIONS CRITIQUES

S U R

LES DIFFÉRENTES ÉCOLES
DE PEINTURE.

*nam longè præstat in arte,
Et solertius est multò genus omne virile. Luc. v.*



A P A R I S,

Chez { ROLLIN, Quai des Augustins.
GRANGE', au Palais.
BAUCHE Fils, Quai des Augustins.

M. D C C, L I I.

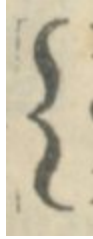
REFLEXIONS
CRITIQUES
SUR
LES DIFFÉRENTES ÉCOLES
DE PEINTURE.

*nam longe pxæstat in arte,
Et solertius est multo genus omne virile. Luc. V.*



A PARIS ,

Chez



ROLLIN, Quai des Augustins.

GRANGE', au Palais.

BAUCHE Fils, Quai des Augustins.

M. DCC. LII.

RÉFLEXIONS
CRITIQUES
SUR
LES DIFFÉRENTES ÉCOLES
DE PEINTURE.

§. I.
Dessein de cet Ouvrage.

VOIQUÉ nous ayons plusieurs de nos Auteurs, qui ont écrit sur la Peinture, ils font connoître cependant d'une manière assez foible, le mérite de nos Peintres François, Lorsque Félibien écrivit son Ouvrage, à peine la France avoit-elle eu le quart des grands Peintres, qui y ont brillé dans la



suite : on peut dire la même chose du Livre de M. de Pilles, que de celui de Félibien ; toutes les Brochures qu'on a publiées dans ces derniers tems sur l'exposition des Tableaux, ne donnent qu'une idée assez foible du mérite de nos Peintres vivans. Quelques-unes même de ces Brochures, sont plutôt

des satires que des réflexions éclairées.

On a publié il y a quelques années, une nouvelle Vie des Peintres ; elle est écrite avec beaucoup de sagesse ; elle contient bien des choses instructives ; ; mais elle ne met point assez nos Peintres François en parallèle avec les Italiens & les Flamans, pour qu'on puisse d'un coup d'œil juger de l'égalité de leur mérite avec leurs Rivaux, & peut-être de leur supériorité en plusieurs choses : le prix de ce Livre est d'ailleurs trop considérable, pour qu'il soit généralement répandu. Plusieurs bons Citoyens, jaloux de la gloire de leur païs, qui entendent sans celle louer les Peintres Italiens & Flamans, non-seulement par les Étrangers, mais par un grand nombre de leur Compatriotes, qui ne sont que les échos de ces mêmes Etrangers, ne savent pas qu'il y a en France des Artistes qu'on peut opposer à ceux qu'ils vantent, dans le dessein quelquefois de déprimer & d'abaisser indirectement ceux qui ont vécu, & qui vivent encore en France. J'ai souvent été le témoin de cette espèce d'affront fait à ma Patrie ; &, quoique je sois convaincu que ce n'est pas à un homme, dont les talens sont aussi médiocres que les miens, à vouloir contribuer à sa gloire, je ne laisserai pas cependant d'oser entreprendre ce qu'il seroit à souhaiter qu'une meilleure plume, & moins novice que la mienne, voulut exécuter. Je n'ay, pour plaire à mes Lecteurs, d'autres ressources à espérer, que celles que donne la défense d'une bonne cause, qui peut bien plus sur les esprits qui aiment la vérité, que l'indignation sur laquelle Juvenal fondeoit la réussite de ses satires : *Si natura negat, facit indignatio versum.*

§. II.

Jalousie des Italiens contre les Peintres François.

LES Italiens ont été nos maîtres dans les Arts ; c'est à eux que l'on doit, après plusieurs siècles de barbarie, le renouvellement des Sciences, ainsi que de la Peinture, de la Sculpture & de la Musique. Les Sciences prirent beaucoup plutôt racine en France, que les Arts. Nous avons déjà eu les Amiot, les de Thou, les Malherbe, les Montaigne, écrivains, dont les noms, dans des genres bien différens, iront à l'immortalité, que nous n'avions pas un seul Artiste d'une grande distinction. Nous eûmes de la peine en France, pendant assez long-tems, à produire des Peintres, qui pûssent approcher de ceux, qui, répandus dans toute l'Italie, y avoient fondé diverses Écoles célèbres, & illustré par-là toutes les grandes Villes. Rome avoit eu les Raphaël, les Michel-Ange, les André del Sarto, les Jule-Romain ; Venise, les Titien, les Tentoret, les Paul Verone se ; Modène, les Corége. Boulogne, les Carrache, les Guide, les Dominicain, qu'à peine avions-nous en France le seul Vouet. Mais peu de tems après, on vit sortir de l'école de ce François, qui avoit été puiser ses connoissances en Italie, un essain de Peintres fameux, qui passeront à la postérité la plus reculée, & qui prouveront à cette même postérité, que la France sous les régnes de Louis XIV. & de Louis XV. l'emporte sur toutes les autres Nations, par les Arts, ainsi que par les Sciences. Les mêmes tems qui produisirent les Corneille, les Racine, les Despréaux, les Molière, les Quinaut, les la Fontaine, les Gassendi, les Descartes, les Pétau, les Sirmond, les Bourdaloue, les Massillon, les Thomassin, les Vertot & les Mabillon, formèrent les le Sueur,

les le Brun, les Bourdon, les Mignard, les Poussin, les Valentin, les Blanchard, les Boulogne, les la Fosse, les Jouvenet, les Coypel, les Santère, les de Troie, les Rigaud. les Largilière, & dans les tems où les Crébillon, les Piron, les Duché, les Prévôt, les Mairan, les Fontenelle, les Bufon, les d'Aremberg, les la Condamine, les Raynal, les du Renel, les Falconet, les Freron & le Sainte-Palaie illustrent leur patrie, on voit les Vanloo, les Caze, les Restou, les Boucher, les Natoire, les Toqué, les Pierres, & les la Tour,

Il n'est pas étonnant que ce nombre d'excellens Peintres François, qui se sont succédés les uns aux autres, & dont la plus grande partie ont été Contemporains, ayent excité la jalousie des Italiens & des autres Nations ; des Italiens, puisqu'ils cessoient d'être les seuls illustrés par la Peinture ; & des autres Nations, parce qu'elles voyoient augmenter la gloire de cette France qu'elles jalourent si fort.

On ne doit donc faire aucun cas de l'affectation que témoignent en toutes les occasions les Italiens, de mépriser nos Peintres, & de parler des leurs avec exagération, en employant les superlatifs, qu'ils placent sans cesse, lorsqu'il s'agit de louer quelque chose qui a rapport à leur Patrie ; il faut regarder tous ces discours comme dictés, non-seulement par le préjugé, mais encore par l'envie ; vice, qui doit faire resuser toute croyance à quiconque en est atteint.

L'on dira peut-être que les Anglois, les Allemans & les Espagnols, donnent dans toutes les occasions la préférence aux Peintres Italiens sur les François ; je réponds à cela, qu'ils sont beaucoup moins jaloux de la gloire des Italiens, que de celle des François. Les Vénitiens & les Boulonois ne disputent point aux Anglois le Commerce du Levant & celui de l'Amérique ; ils n'ont point enlevé plusieurs Provinces aux Autrichiens. Quiconque connoît le cœur humain, sçait qu'en voilà trois fois plus qu'il ne faut pour qu'un Anglois & qu'un Autrichien, non-seulement souhaitent que l'Italien fasse mieux que le François, mais se persuadent qu'il a nullement mieux fait. Combien peu d'hommes y a-t'il qui s'élèvent au-dessus des préjugés de leur Nation, & qui rendent justice au mérite d'une autre, ennemie de la leur ! On imprime tous les jours à Londres, que les François n'ont pas le sens commun. L'on traite quelquefois aussi mal les Anglois à

Paris ; & ces Livres, quelques ridicules qu'ils soient, ne sont pas ceux, qui dans le gros des deux Nations, ont le moins de Partisans. Molière, dans son genre, vaut Raphaël dans le sien. Avec quel mépris n'en ont pas parlé plusieurs Poètes Anglois ? Et que n'a-t on pas dit, & que ne dit-on pas encore tous les jours en France, de deux célèbres Philosophes Anglois, peut-être les plus grands que le monde ait eu ? Ne prenons donc jamais pour juge d'une Nation, une autre qui soit jalouse de sa gloire.

L'on objectera encore, pour établir la supériorité des Peintres Italiens, par la voie de l'autorité, que les Espagnols, les Saxons, les Prussiens & plusieurs autres Nations, amies aujourd'hui de la France, donnent la préférence aux Peintres Italiens sur les Peintres François ; cela ne fait encore rien contre la cause de ces derniers. Car il en est de toutes les réputations des Artistes Italiens, ainsi que de celle de l'antiquité à *longinquo reverencia* : nous conservons certaines idées qui nous sont venues de nos peres, avec une espèce de zèle, qui ne nous permet pas de considérer, s'ils ne se sont point trompés, & si nous ne nous trompons pas, en les suivant. C'est ainsi que tant de gens, qui n'ont jamais lû Homère, mais qui savent qu'il y a plus de deux mille ans qu'il a le titre de Divin, se figurent non-seulement qu'il ne sauroit être égalé, mais qu'il n'y a aucun défaut dans ses Ouvrages. Les Espagnols, les Saxons, les Peuples du Nord ont entendu dire pendant cent-cinquante ans, que les Italiens étoient les plus grands Peintres du monde : ils diront peut-être encore quatre cens ans la même chose, quand même il y auroit des Peintres, dont ils verroient les Ouvrages bien supérieurs à ceux des Italiens.

Il n'y a pas un Professeur Allemand, dans les Universités, qui ne pense que Molière est bien inférieur à Aristophane, & qu'il est très-éloigné de ce sel Attique, qu'on trouve dans le Poète Grec. Et pourquoi feroit-il moins enchanté de ce sel Attique, qu'un de nos plus beaux esprits (c'est Monsieur de Racine) qui, à l'occasion de ce même sel, a poussé le préjugé jusqu'au point de croire, que les Athéniens, ainsi que les autres Peuples, ne pouvoient pas rire quelquefois d'une sotise. Apprenons donc que les louanges qui sont données pendant une longue suite d'années, peuvent bien prouver que l'objet sur lequel elles sont tombées, étoit louable ; mais non pas qu'il étoit

plus louable qu'un autre, qui, n'ayant pas été si loué, parce qu'il n'a pas été si connu, mérite cependant autant de l'être.

J'ajouterais à ce que je viens de dire, qu'il paroît que bien des Nations étrangées : res reviennent du préjugé où elles étoient, que les Italiens avoient produits les seuls grands Peintres : elles commencent à rendre justice aux François ; & si elles conservent encore une trop grande prévention en faveur des anciens Artistes Italiens, il est certain qu'on ne sauroit leur faire ce reproche, quant à ce qui regarde les modernes ; car elles sont très-persuadées que les Italiens n'ont plus que des Peintres médiocres ; & la preuve qu'ils sont convaincus de cette vérité, c'est que tous les Peintres attachés aux différens Souverains de ces Païs, sont tous François. Silvestre, est le premier Peintre du Roi de Pologne ; Vanloo du Roi d'Espagne ; Pesne, du Roi de Prusse : ce Prince dans lequel l'Europe étonnée, admire également le Roi, le Conquérant & le Philosophe, & qui a à l'art de regner, joint les connoissances les plus sublimes & le goût le plus épuré, a montré son inclination pour nos Peintres François : les superbes Bâtimens qu'il a fait construire, dignes de la grandeur des Romains, ne sont remplis que des Ouvrages de nos Boulogne, de nos Caze, de nos Coypel, de nos de Troie, de nos Chardin, de nos Rigaud, de nos Largilière, de nos Wateau & de nos Vanloo.

§. III.

Des préjugés de certains Connoisseurs François.

LORSQUE les Italiens veulent prouver la supériorité de leurs Peintres sur les François, ils citent le sentiment de ceux qu'ils nomment Connoisseurs ; ils font beaucoup valoir, avec quelque apparence de raison, l'aveu de quelques-uns de nos François, qui parlent des Peintres Italiens, avec le même enthousiasme que de leurs Compatriotes. Quand on fait quelque attention à cette objection, on en reconnoît d'abord le foible ; & je crois qu'il est très-aisé de le démontrer par trois raisons ; examinons d'abord la première.

Il y a en France, comme par-tout ailleurs, des gens qui sont partisans si outrés de l'antiquité, que rien n'est beau, selon eux que ce qui n'a point été fait dans leur siècle ; il est donc naturel que ces gens donnent la préférence aux anciens Peintres Italiens, qui sont, eu égard à nos Peintres François, ce que les Grecs & les Latins sont à nos Orateurs & nos Poètes. Puisqu'il ne nous reste plus rien des anciens Peintres de la Grèce & de Rome ;¹ les jugemens de semblables gens, quel, qu'ils soient, ne sont pas d'un plus grand poids pour un homme qui cherche la vérité, que les longs raisonnemens de Madame Dacier, pour excuser tous les défauts d'Homère, & ceux de son mari, pour rendre sublime un Vers d'Horace, dans lequel il n'y aura qu'une pensée très-simple.

Je viens à la seconde raison. Il y a bien des gens qui méprisent nos Peintres François, qui ne sont que de prétendus connoisseurs, dont toute la science consiste à répéter mot à mot ce qu'ils ont entendu dire à quelques personnes, qu'ils se figurent entendre parfaitement l'art dont ils parlent ; & qui peut-être le savent aussi peu, que ceux qui les écoutent. Quel fondement peut-on faire sur la décision de pareils Connoisseurs ? Cependant on ne peut pas dire, combien le nombre en est considérable. Dans toute sorte d'état, dans toute sorte de profession, il y a des gens qui veulent décider du mérite des plus grands Peintres, & qui sont aussi peu en état d'en juger, que le seroit un homme qui voudroit traduire Perse, & qui, à peine entendroit le latin du Nouveau Testament. Si on donnoit un crayon à ces gens-là, à peine sauroient-ils dessiner un œil ; cependant, à les voir, ils apperçoivent des corrections dans les Tableaux des plus grands Peintres François. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que parmi les gens qui décident si

hardiment sur un Art, dont ils ont à peine les premiers principes, on voit des personnes qui ont pour d'autres Sciences des talens distingués. La passion de passer pour être universels, les fait donner dans ce ridicule : ils sont, il est vrai, illusion à quelques ignorans, en parlant du pinceau du Corége, des contours du Carache, de la couleur du Titien, du faire de Paul Veronese ; mais quand ils ont débité ces phrases, & qu'un vrai Connoisseur paroît, le *masque*. tombe, l'ignorant reste, & *le sçavant s'évanouit*. Je pourrois ici (si je ne m'étois défendu en commençant cet Ouvrage tout ce qui a l'air de satire) nommer quelques-uns de nos Auteurs, qui ont affecté dans leurs Ouvrages de placer quatre ou cinq comparaisons prises de l'Art des Peintres, pour que leurs Lecteurs les crussent fort profond dans le même Art.

Je passe à la troisième raison. Parmi les Gens riches qui forment des Cabinets, il y en a plusieurs qu'on pourroit comparer aux principaux Chefs des Eunuques du Grand Seigneur. Ces hommes, à qui les femmes ne sont d'aucune utilité, ont cependant des Sérails nombreux ; ils font venir à grand frais du fond du Royaume de Visapour, des Esclaves qui leur coutent fort cher, & dans lesquelles ils ne connoissent d'autre mérite que le prix considérable qu'ils en donnent. Combien voit-on en Angleterre de prétendus connoisseurs, qui n'estiment un Tableau que par le prix qu'il leur coute ; ils laissent acheter les Ouvrages des Boucher, des Yanloo, à de sages amateurs, qui connoissent également & le mérite des Tableaux, de le prix de l'argent. Quant à eux, ils prennent l'or à pleine main pour placer dans leur Cabinet un vieux Tableau du Perugin ou de Jules Romain ; ils admirent la mollesse du premier, & la couleur enchanteresse du dernier.

§. IV.

De l'Académie de Peinture établie à Rome par M. de Colbert.

LES Etrangers, & surtout les Italiens, se figurent que, parce que nous envoyons quelques-uns de nos jeunes gens réudier à Rome, ils sont en droit de soutenir, que l'on ne peut devenir grand Peintre que chez eux, puisque nous allons, nous qui prétendons être leur rivaux, apprendre notre métier dans leur Pays. Ce raisonnement pouvoit être fort bon il y a soixante & dix ans ; mais il n'a aucun fondement aujourd'hui. Lorsque M. de Colbert établit notre Académie de Peinture à Rome, nous n'avions eu encore qu'un très-petit nombre de bons Peintres il falloit exciter l'émulation des jeunes gens ; l'établissement de M. de Colbert étoit donc nécessaire. Dans la suite, la France ayant eu d'aussi grands Peintres que l'Italie & en aussi grand nombre, il n'a plus été de la même utilité. Nous avons des antiques à Paris si parfaitement moulées, que nous pouvons dessiner avec autant de profit les plus belles figures, que dans le Belveder. Quant à la couleur, Paris offre des moyens de s'y perfectionner bien au-dessus de ceux qu'on peut avoir à Rome. La Galerie de Rubens, trésor immense pour le coloris, est ouverte à tous nos Peintres ; nos Cabinets sont remplis de Rembrandt & des Vandick. Les Salons, où l'on vient d'exposer une petite partie des Tableaux du Roi, pour l'utilité des Artistes & le plaisir des Connoisseurs, abondent en Titien, en Paul Veronese, en Corège. M. le Duc d'Orléans est possesseur des plus beaux Tableaux de Chevalet, qu'a fait ce dernier Peintre. A ces Artistes étrangers, ajoutons les Ouvrages de nos Blanchart & de nos de Troie, de nos Largillière, de nos Lemoine ; & nous verrons que nous avons autant de moyen, pour bien colorier à Paris, qu'en ont les jeunes gens qui vont à Rome pour se gâter & pour prendre un goût de brique dans les Tableaux & dans les Fresques nombreuses de Jules Romain, dans les Tableaux noirs du Carache, dans les Ouvrages couleur de cendre de Michel-Ange & de Daniel de Volterre, enfin dans le goût foible & grisâtre de

presque tous les Peintres de l'Ecole Romaine, si l'on en excepte Carle-Marate.

Il y a une raison sans réplique, pour prouver que nos Peintres n'ont point besoin d'aller chercher ailleurs la perfection de leur Art. Nos meilleurs Artistes, à l'exception de deux ou trois, ne furent point à Rome ; le Sueur, Jouvenet, Fontaine, de Troie, Rigaud, Largillière, Caze, ne sortirent point de Paris : le Moine n'a jamais travaillé en Italie, & le voyage qu'il fit de trente ou quarante jours dans ce pays, fût plutôt pour se convaincre de son mérite, que pour augmenter ses connoissances. Je suis bien persuadé qu'en voyant les Tableaux des plus grands Maîtres d'Italie, il dût dire souvent en lui-même, *l'anche io son pittore*, du Corrège. Il faut donc convenir qu'on peut être un très-grand Peintre, sans devoir non aux Italiens. On répondra peut-être, que si les Peintres François, dont je parle, avoient vû Rome, ils auroient encore été plus loin qu'ils n'ont été ; c'est de quoi je ne conviens point, parce qu'ils n'auroient eu aucun moyen de plus pour mieux dessiner & mieux colorier, comme je viens de le prouver ; & quant à ce qui regarde la sagesse de la composition, l'effet du clair-obscur, le costume, ils y ont plus excellé que n'ont fait presque tous les Peintres Italiens, dont ils auroient pu voir les Ouvrages.

Pour prouver qu'un grand Peintre François, qui étudie longtems à Rome l'emporte sur un grand Peintre François qui ne sort jamais de Paris, il faudroit montrer qu'il y a eu parmi les grands Peintres, qui ont été à Rome, un Artiste supérieur à tous ceux qui n'y ont point été : or, non seulement on ne sauroit prouver cela, mais la chose est arrivée tout au contraire ; car, en me contentant, pour ne pas faire un trop long parallèle, de choisir parmi les Peintres qui ont étudié en Italie, celui qui a le plus de réputation. Je veux parler de le Brun ; je le trouve inférieur à le Sueur, qui n'est jamais sorti de Paris ; & il faut observer que la chose, où le Sueur est supérieur à le Brun, est précisément celle qu'on va le plus chercher à Rome, c'est l'élégance du dessein ; tout homme qui se connoît, sait combien les Figures de le Sueur sont plus sveltes & plus finement dessinées que celles de le Brun.

On demandera pourquoi, si l'académie de Rome est si peu utile aujourd'hui, on la laisse cependant subsister ? Je réponds à cela qu'elle est

utile a encourager les jeunes gens, par la distinction qui est attachée à ceux qui sont envoyés, & par l'aisance qu'elle leur donne pour travailler sous un excellent Directeur, sans être occupé du loin de leur entretien, qui souvent les oblige à précipiter leur travail. Quand un jeune Artiste a besoin d'argent pour sa nourriture, comment peut-il donner à finir ses Ouvrages tout le tems qu'ils demandent ?

La gloire du Roi & de la Nation est encore attachée à conserver un établissement, qui prouve sans cesse à toute l'Europe, les soins que Louis le Grand prit, pour porter dans son Royaume les Arts dans leur point de perfection, & qui fournit aujourd'hui aux Romains, par les excellens Hommes qu'on met à la tête de cette Académie, & par les célèbres Sujets qu'elle forme, un moyen pour retrouver chez les François, ce qu'ils leur ont donné autrefois. C'est ainsi que, pendant que le sieur Bouchardon a été à Rome, il a pû montrer à ce nombre de Sculpteurs Italiens qui lui sont si inférieurs, l'art de rapprocher du mérite de Michel-Ange, dont ils se sont si fort éloignés. C'est encore ainsi que M. de Troie peut suppléer au défaut total de grands Peintres Italiens, réparer la perte de Solimaine & de Carle-Marate, qui semblent avoir emporté avec eux dans le tombeau un Art, qui fût jadis poussé à un si haut degré de perfection dans leur Patrie.

§. V.

Jugemens de quelques-uns de nos Peintres sur les Peintres Italiens.

L'OBJECTION la plus apparente que fassent les Italiens, pour prouver la grande supériorité de leurs Peintres sur les nôtres, c'est les louanges

excessives de quelques-uns de nos Artistes, en faveur de ceux que produit l'Italie. Non seulement ils ne se contentent pas de louer les Peintres, & de rendre à leur mérite ce qui leur est dû, mais ils affectent dans toutes les occasions de les élever aux dépens de leurs Compatriotes. Une partie de ces François si prévenus en faveur de l'Italie, & si peu attentifs à chercher tout ce qui peut relever la gloire de leur Patrie, sont sans s'en appercevoir les dupes de leur préjugé. M. de Pilles, ce sage connoisseur, donc le nom seul fait l'éloge, s'est bien apperçu de cette prévention dangereuse, que prennent les jeunes gens en faveur des Ecoles où ils ont été instruits, ensorte qu'ils ne voyent pas, non seulement les défauts de cette Ecole, mais qu'ils ne pri sent ou qu'ils ne sentent point les beautés des autres. Voilà ce qui arrive précisément à quelques-uns de nos Peintres, qui, ayant passé leur jeunesse à Rome, se sont si fort prévenus en faveur des Peintres Romains, qu'ils ne regardent les Ouvrages des autres qu'avec une prévention qui, leur en dérobe les beautés les plus sensibles. Il en arrive de même à tous les hommes, qui ne regardent les choses qu'à travers le voile du préjugé : écoutons parler M. de Pilles : ion autorité mettra ce que je dis hors de doute. *C'est l'imitation & la sensation parfaite, qui fait l'essentiel de la Peinture, elle vient du dessein & du coloris : & si Raphael & les habiles de son tems n'ont eu cette derniere partie qu'imparfaitement, l'idée de l'essence de la Peinture qui vient de leurs Ouvrages doit être imparfaite, aussi bien que celle qui s'est introduite successivement dans l'esprit de quelques personnes. d'ailleurs même très-éclairés ; les Ouvrages du Titien & des autres Peintres qui ont mis au jour leurs Pensées à la faveur d'une fidele imitation, devroient, ce semble, avoir détruit les mauvais restes dont nous parlons, & avoir redressé les idées, selon que la nature & la raison l'exige d'un esprit juste. Mais comme la Jeunesse, ainsi que nous l'avons dit, n'apporte de Rome à Venise qu'un esprit prévenu, elle n'y voit que comme en passant les beaux Ouvrages qui pourroient lui donner une juste idée, bien loin d'y contracter une habitude du bon coloris, qui seroit valoir les études qu'elle auroit faites à Rome, & qui la rendroit irréprochable sur toutes les parties de sa Profession. Voilà précisément la conduite que plusieurs de nos Peintres tiennent en revenant de Rome à Paris.*

Outre le préjugé, l'amour propre, qui est encore plus fort chez les Artistes & les gens de Lettres que chez les autres hommes, est un puissant motif, pour engager plusieurs Peintres François à louer les Italiens aux dépens de leurs Compatriotes. Les Tableaux des Peintres François sont répandus dans nos Eglises, dans nos Hôtels, dans nos Maisons ; ceux des grands Peintres Italiens, sont seulement dans quelques Cabinets. Les Artistes vivans à Paris, craignent rarement le parallele de leurs Ouvrages avec les Ouvrages des Italiens ; au lieu que les Tableaux qu'ils sont, soit pour les Eglises, soit pour les Appartemens des Particuliers, sont à côté de ceux de le Moine, de Jouvenet, de Boulogne, de Coipel, de Caze. Les Peintres François, qui louent beaucoup les Tableaux de ces habiles gens, croient en quelque façon déprimer les leurs ; & qu'on ne dise pas que les gens qui ont du mérite sont exempts de cette basse ja lousie ; on ne voit que trop, à la honte de l'esprit & du cœur humain, que les plus grands Hommes cherchent à déprimer les talens dans ceux qu'ils croient dignes d'être leur rivaux : citons-en un seul exemple connu de tout le monde, & qui convient parfaitement au sujet dont nous parlons. Y a-t'il quelqu'un qui pense, que l'on auroit pû sur le mérite de le Sueur consulter judicieusement le Brun ? & que s'il avoit été question de décider des talens de le Sueur ou de ceux de quelque grand Artiste François, le jugement qu'en eut prononcé le Brun eut été équitable ? Tout homme qui connoît l'Histoire de la Peinture, sçait combien peu de fond on auroit dû faire sur la décision de ce Peintre ; cependant y eut-il jamais un plus grand connoisseur que lui ? Ajoutons à cet exemple ce qu'a souffert le Moine pendant sa vie de ses envieux ; & concluons-en qu'il n'est rien qui soit ordinairement moins sincère que le jugement d'un homme, sur un autre, qui court la même carrière que lui.

Lorsque M. Perault voulut défendre la gloire du siècle de Louis XIV. contre les partisans outrés de l'antiquité, il vint aisément à bout de prouver qu'il y avoit des défauts considérables dans les Ouvrages des Anciens. Quand il fallut opposer aux beaux endroits des Grecs & des Romains d'autres endroits pris dans les Auteurs François, non seulement il échoua dans son entreprise ; mais il se rendit même ridicule auprès des gens, qui

pensoient que les Modernes l'emportoient sur les Anciens. La jalousie, que M. Perault avoit contre les plus célèbres Auteurs, ses contemporains, lui fit commettre mille bevûës. Il opposa les Tragedies de Quinault à celles de Sophocle & d'Euripide ; L'Æneïde de Virgile, aux Poëmes, de Scuderi, de Chapelain & de S. Amant. Qu'arriva-t-il de cela ? C'est que Despréaux, qui désendoit la cause des Anciens, triompha & parut avoir raison. Cependant son Adversaire étoit peut-être aussi-bien fonde que lui dans son opinion ; mais un amour propre mal entendu le mettoit dans l'impossibilité de prouver la vérité qu'il défendoit, l'empêchant d'opposer aux Anciens ceux qu'il falloit leur opposer, puisqu'il étoit ennemi de Racine, de Molière, de Despréaux, & de plusieurs autres Grands Hommes, que le siècle de Louis XIV. a donné. Voilà ce qui arrive assez souvent à nos Artistes modernes ; ils ne louent parmi leurs Contemporains que ceux avec lesquels ils ont quelques liaisons. Si par hazard ils sont brouillés avec les meilleurs Peintres, il n'est pas étonnant qu'on conclut de leurs discours qu'ils trouvent les Italiens supérieurs aux François.

Je relèverai encore ici un autre défaut de M. Perault, dans son parallèle des Anciens & des Modernes ; c'est qu'au lieu de rendre aux Grecs & aux Romains toute la justice que ces grands Génies méritent, il a été uniquement occupé à relever leurs fautes ; souvent même il leur en a attribué qu'ils n'ont point commises, & a passé très-légerement sur les choses sublimes dont ils sont remplis. Je veux bien croire, pour la gloire de M. Perault, que la mauvaise foi eut moins de part dans sa conduite, que la triste nécessité où sa jalousie contre les meilleurs Auteurs François l'avoit réduit à ne pouvoir faire usage de mille beaux endroits, qu'on peut opposer à ceux des Anciens.

J'espere que mes Lecteurs ne me reprocheront point le défaut que je viens de condamner ; je rendrai justice aux grands talens des Peintres Italiens, j'en parlerai avec le même zèle que si j'étois né leur Compatriote. Je ne me trouve point dans le cas de M. Perault, & je n'ai pas besoin, pour louer les Peintres François, de chercher à diminuer le mérite de leurs rivaux. Les parallèles que je serai, seront également des éloges pour les grands Artistes des deux Nations ; & si une Critique modeste y paroît quelquefois, elle tombera également sur les Italiens, sur les François & sur les Flamans.

Car je trouve (& je n'avance rien que je ne puisse prouver) que l'Ecole François a produit assez de Grands Hommes dans tous les genres de Peinture, pour pouvoir soutenir elle seule le parallèle non seulement avec toutes les Ecoles Italiennes, mais encore avec la Flamande. Je tâcherai surtout de n'omettre aucun Peintre fameux ; je parlerai même amplement d'un qui est très-peu connu en France & en Italie, parce qu'il ne fait guères que des Tableaux d'Eglise, c'est Crayer, qu'on peut placer entre Rubens & Vandeick ; & j'éviterai par là le reproche amer que font tous les Flamans & les Hollandois à l'Auteur de la nouvelle vie des Peintres, d'avoir voulu diminuer le nombre des grands Artistes Flamans, reproche qui m'a été fait plusieurs fois à Bruxelles & à Anvers, dans le dernier voyage que l'amour de la Peinture m'a fait faire dans les Pays-Bas, après avoir fait trois différens séjours en Italie.

§. VI.

L'Ecole Romaine & Florentine, sur Raphael & sur le Sueur.

RAPHAEL a eu deux manieres de peindre si différentes ; la premiere a été si éloignée de la perfection de la seconde, qu'on ne croiroit pas que le même Artiste, ayant vécu aussi peu que l'a fait Raphael, eut pû passer aussi promptement de la médiocrité où il étoit, en sortant de l'Ecole de son Maître. le Perugin, à la grandeur qu'on voit dans ses derniers Ouvrages. C'est donc par ceux là, qu'il faut uniquement juger du mérite de ce grand Homme. Ainsi cette secheresse qu'on lui reproche n'est plus fondée ; j'avoue qu'elle n'est point dans les Tableaux qui lui ont fait, à juste titre, donner le nom de Prince des Peintres. Quand je dis que cette sécheresse

n'est point dans les bons Ouvrages ; j'entends, eu égard à celle qui régné dans les Tableaux de sa première manière ; car il faut convenir que, Raphaël n'a jamais été entièrement exempt de ce défaut. M. de Piles en convient : *comme Raphaël, dit-il, prenoit un soin extrême de dessiner correctement, & qu'il étoit jaloux, pour ainsi dire, de ses contours, il les a marqués un peu trop durement, & son pinceau est sec, quoique léger uni.* M. de Piles condamne encore le *Païsage de Raphaël* : son *Païsage* ajoute-t-il ; *n'est ni de grand goût ni d'un beau faire.* Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur les Tableaux, qui sont exposés dans la Salle du Luxembourg. On dira peut-être que ces Tableaux, sentent encore, la manière du Pérugin, cela est vrai. Mais, je montrerai dans la suite que les *Païsages*, que Raphaël a placés dans ses meilleurs Ouvrages, ne sont guères d'un plus grand goût. Achéons de parcourir succinctement ces défauts, qui sont dans les Tableaux de Raphaël : nous parlerons ensuite de ses sublimes qualités. Ses couleurs locales ne sont pas sauvages ; mais elles devraient être beaucoup plus ornées, les ombres en sont trop noires. Et, si l'on dit que le temps les a rendu ainsi, je répond que tous les Tableaux qui ont été bien colorés, ne deviennent point noirs en vieillissant, mais tirant sur le doré & sur le jaunâtre. Qu'on jette les yeux sur les Titien, sur les Corrége ; on verra qu'en vieillissant ils ont pris soit dans les ombres, soit dans les clairs, un ton jaunâtre & doré. Aulieu que les Tableaux de Jules Romain & des autres Peintres qui ont suivi l'Ecole Romaine, comme fit Annibal Carache, après qu'il eut été à Rome, sont devenus couleur de brique. La magie du clair obscur n'a pas été connue de Raphaël ; ou du moins s'en est-il servi bien peu dans ses Ouvrages, même dans les plus considérables. Il est vrai pourtant que vers la fin de sa vie il parut non seulement l'avoir découvert, mais en avoir senti la nécessité : c'est ce qu'on peut conjecturer de son Tableau de la Transfiguration de S. Jean, qui est dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans, & d'un autre Tableau représentant encore Saint Jean, qui est dans la Galerie de Dusseldorf, mais plus grand que celui que nous voyons au Palais Royal, & dans une attitude différente ; c'est, si j'ose dire mon sentiment, le plus parfait Tableau de chevalet de

Raphael ; le pinceau en est assez beau, & la couleur assez vraie, pour n'être pas ternie par un fort beau Tableau du Corège qui est à côté.

Si Raphael a négligé en général la couleur, le Païsage, & le clair obscur ; couleur, le Païs, & le clair obscur s'il y a quelque dureté dans la maniere dont il a marqué les contours ; il a réparé ces défauts par un grand nombre d'excellentes qualités. Il a dessiné avec la correction, l'élégance & la précision de l'antique. Il a varié ses airs de tête, & leur a donné beaucoup de Noblesse ; ses expressions sont modérées sans froideur, & vives sans exagération. Il a peint également bien toutes les Passions ; c'est ce qu'on peut voir dans l'Ecole d'Athènes, dans l'Histoire d'Héliodore, dans la dispute du Saint Sacrement, dans l'incendie du Bourg S. Pierre, & dans les autres grands Tableaux qui sont peints ainsi que ceux là à fresque dans les Salles du Vatican. Ces Chefs-d'œuvre ont été assez bien gravés, pour donner une idée de leur mérite. C'est un grand bonheur non seulement pour ceux qui ne peuvent point aller à Rome, mais pour nos descendants, qui ne pourront les connoître que par ce moyen ; car ces Tableaux commencent à tomber en ruine. L'enduit sur lequel ils ont été peints se détache de la muraille. Le Tableau d'Héliodore l'est déjà considérablement ; &, selon toutes les apparences, ces Chefs – d'œuvre de la composition & du dessein ne passeront pas encore cent ans. On devrait les faire copier en Mosaïque, ainsi qu'on a commencé de copier les Tableaux de l'Eglise S. Pierre ; les frais de cette entreprise seroient considérables ; mais toutes les Nations, qui se piquent d'aimer les Arts, devroient y contribuer. Le soin de l'entretien des Ouvrages d'un homme tel que Raphael doit intéresser, je ne dis pas, quiconque n'est point né dans un pays barbare ; car Mahomet II. se seroit efforcé de les conserver ; mais quiconque n'est pas privé de la plus simple connoissance des Arts.

Dans ses premiers Tableaux, Raphael faisoit ses Draperies d'une petite maniere ; mais dans la suite il changea de façon, & les jeta vec beaucoup d'élégance, disposant les plis dans un bel ordre qui marquoit le nud, en le flattant avec délicatesse sur tout dans les jointures.

Les Loges du Vatican, qui contiennent les Histoires du Vieux Testament peintes sur les desseins de Raphael, montrent l'étendue du genie de ce

grand homme, & son mérite sublime dans tous les différens genres de composition.

Le Sueur fut, ainsi que Raphael, sous un Maître qu'il surpassa bientôt. Il quitta de bonne heure la maniere de Vouet, en prit une beaucoup plus noble : de même que Raphael avoit abandonné celle du Perugin.

L'étude de l'antique, & la vûe des Ouvrages de Michel-Ange, servirent beaucoup à former le goût de Raphael ; la considération des Figures antiques qui sont en Italie & en France ; les excellens moules de celles qui sont en Italie, la vûe des dessins & des esquisses de Raphael & de Michel-Ange, firent prendre une route plus épurée à le Sueur que celle qu'il avoit d'abord suivie.

Les pensées de Raphael sont simples, élevées, naturelles ; celles de le Sueur le sont aussi.

Le dessein de Raphael est correct, varié ; selon les convenances & toujours avec goût ; celui de le Sueur a les mêmes qualités.

Raphael est sçavant dans la collocation des membres ; il les fait toujours paroître exactement, mais cependant avec délicatesse ; il ne leur donne jamais cette grande force, ou plutôt cette dureté que leur a donnée Michel-Ange. Le Sueur a suivi d'une maniere habile la méthode de Raphael.

Raphael a montré son genie dans de grandes compositions ; le Sueur n'a pas moins fait éclater le sien dans de très grands Ouvrages, comme dans le Tableau de S. Paul prêchant à Ephèse, qui est à Notre Dame, ceux qu'on voit dans l'Eglise de S. Gervais, & dans plusieurs autres très-considérables, qui font le plus bel ornement de quelques-unes de nos Eglises de Paris.

Raphael a uni tous les différens goûts ; il a également composé des sujets de dévotion, & des sujets galans. Le Sueur a excellé de même dans tous les différens sujets, avec une grace & une intelligence parfaite. Les Ouvrages qu'il a peints dans la Maison du Président Lambert & plusieurs Tableaux de chevalet qui sont conservés comme les plus précieux morceaux de la Peinture, dans les Cabinets de quelques curieux, en sont des preuves évidentes.

Le Sueur a peu connu le clair obscur ; Raphael en a peut-être eu encore moins de connoissance.

Le Sueur a eu la couleur foible ; Raphaël la eu aussi, & quelquefois moins suave.

Le Sueur à force de vouloir paroître délicat, à quelquefois donné une proportion trop foible à ses Figures ; Raphael à force de vouloir être correct, a donné de la sécheresse à ses contours, & les a marqués un peu durement.

Le faire de le Sueur n'est point aussi beau que celui de quelques Peintres qui ont excellé dans cette partie ; le pinceau de Raphael est sec, de l'aveu même M. de Piles.

Les Paysages de le Sueur sont d'un bon goût ; écux de Raphael, au jugement du même M. de Piles, sont très-médiocres. Les Lecteurs pourront se convaincre de cette vérité, en comparant la différence avec laquelle ces deux grands hommes ont traité le Paysage dans un même sujet. Il faut consulter deux Estampes : l'une qui est gravée d'après le Parnasse, que Raphael a peint au Vatican ; l'autre est gravée dans le Cabinet de M. le Boyer d'Aiguilles d'après le Sueur, & représente aussi un Parnasse. La vûe de ces deux Estampes pourra servir à prouver, non seulement que le Sueur entendoit mieux le Paysage que Raphael, mais qu'il composoit même quelquefois d'une façon plus galante & plus pittoresque que le Peintre Romain. Dumoins peut-on affurer que le François a donné des marques qu'il avoit le genie aussi étendu & aussi sécond que celui de l'Italien, puisque la simple Histoire d'un Moine lui a fourni de quoi faire un nombre de Tableaux, presque aussi considérable que celui des Loges du Vatican.

Nous ne doutons pas que la comparaison que nous venons de faire, ne paroisse, je ne dis pas singulière, outrée, maimême insensée à plusieurs Italiens. Comment cela ne feroit-il pas, puisque, lorsqu'on leur parle de le Sueur, ils affectent non seulement de n'en connoître pas les Ouvrages, mais même le nom. Nous leur conseillons donc, avant de nous croire dépourvûs de goût & de connoissance, de venir voir à Paris les Ouvrages de le Sueur, comme nous allons à Rome voir ceux de Raphael. Alors, s'il est possible qu'ils se défassent de leur préjugé, ils verront que nous avons à Paris un Peintre, qui peut être justement comparé à Raphael. Mais tandis qu'ils seront comme ce Prélat de leur Nation dont parle M. Perault, qui se disoit grand connoisseur, & qui, toutes les fois qu'il passoit dans le Salon où est la

famille de Darius de M. le Brun, tournoit la tête, pour ne pas l'apercevoir. Nous rirons de leur prévention ; leur vanité nous paroîtra le comble de cette prévention ; & rien ne nous semblera aussi ridicule si ce n'est la folie de ce Vénitien qui fit traduire en Prose Latine les Métamorphoses d'Ovide, de peur que la Latinité d'Ovide ne gâta celle de son fils lorsqu'on lui apprendroit la Fable.

§. VII.

Sur Michel-Ange & le Brun.

MICHEL-ANGE montra dès sa tendre jeunesse un grand amour pour le Dessein, & par les progrès rapides qu'il y fit, il donna des marques certaines des grandes choses qu'il exécuteroit un jour.

Le Brun fit paroître le même amour & la même disposition pour le Dessein dès ses premières années. Il fit à l'âge de quinze ans deux Ouvrages qui surprirent tous les Peintres, l'un représentoit Hercule assomant les chevaux de Diomedé, & l'autre étoit le Portrait de son Grand Pere.

Michel-Ange ayant acquis une grande réputation, se servit de l'amour que Laurent de Medicis avoit pour les Arts, & établit à Florence une Académie de Peinture & de Sculpture, dans laquelle se formerent ensuite plusieurs habiles Peintres.

Le Brun employa le crédit qu'il avoit auprès de M. de Colbert, & profita de l'encouragement que ce Ministre donnoit aux Arts, non seulement pour fonder l'Académie de Peinture & de Sculpture, d'où sont sortis tous les grands Peintres que la France a eu depuis, mais il établit une seconde Académie à Rome.

Michel-Ange fut toujours brouillé avec Raphael, ces deux grands hommes concurent l'un pour l'autre une jalousie étonnante.

Le Brun & le Sueur ne furent pas moins opposés l'un à l'autre, que l'avoient été ces deux illustres Italiens.

Michel-Ange fut aimé, non seulement de plusieurs grands Seigneurs, mais de plusieurs Souverains, & de plusieurs Papes. Louis XIV. donna beaucoup de marques, non seulement de sa protection, mais même de son amitié, à le Brun.

Le Brun mourut dans un âge fort avancé, estimé & honoré de tous ses Compatriotes. Michel-Ange finit sa carrière aussi glorieusement qu'il l'avoit commencée. Sa gloire se conserva pure jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans : il mourut à Rome, où l'on lui fit des obsèques superbes ; mais le Duc Côme de Medicis enviant à cette Ville les restes d'un aussi grand homme que Michel-Ange, il le fit déterrer en secret pendant la nuit, & le fit transporter à Florence, où il fut enterré avec tous les honneurs possibles, dans l'Eglise de Sainte Croix.

Michel-Ange avoir un génie vaste, capable d'exécuter les plus grandes compositions ; c'est ce qu'on voit dans son Ouvrage du Jugement Universel, & dans ses autres Tableaux qui sont dans la Chapelle du Pape.

La Galerie de Versailles, les Batailles d'Alexandre, les grands Tableaux dont nos Eglises de Paris sont remplies, & qui sont tous composés d'une manière sublime, montrent assez qu'il n'y a jamais eu de Peintre qui l'ait emporté sur le Brun, pour la grandeur du génie.

Michel-Ange est un des premiers Peintres qui ait banni de l'Italie la petite manière & les restes du Gotique, dont Raphael au commencement n'étoit pas même exempt. Le Brun changea la manière de son Maître Vouet, il servit beaucoup à faire abandonner les teintes sauvages & souvent frivoles dont ce Peintre se servoit pour expédier promptement ses Ouvrages.

Michel-Ange a dessiné très-correctement & de la plus grande manière, cependant, au jugement même de M. de Pile, *il n'a pu joindre à ce grand goût la pureté l'élégance des contours, parce qu'ayant regardé le corps humain dans sa plus grande force, & ayant peut-être poussé trop loin son imagination là dessus, il a fait les membres de ses Figures trop puissans, & a chargé, comme on dit, son Dessein ; c'est ce qui a fait dire à bien des Connoisseurs, que Michel-Ange étoit sauvage.*

Quoique la façon de dessiner de le Brun soit d'une grande maniere, ainsi que celle de Michel-Ange, il est moins chargé, plus égal, plus gracieux que lui, cependant aussi correct. Il seroit cependant à souhaiter que le Brun eut rendu quelquefois ses Figures plus sveltes.

Michel-Ange excelloit dans l'Anatomie ; Il entendoit parfaitement l'emboiture des Os, l'emmanchement des Membres, les fonctions des Muscles, & les différens mouvemens qu'ils font selon les diverses attitudes ; mais il marquoit si fort toutes les parties, du corps, qu'il semble souvent n'avoir peint que des écorchés, ce qui devient désagréable à la vûe.

Le Brun a connu parfaitement l'Anatomie ; mais il a sagement senti que, de même que la Nature a mis sur les musdes une peau qui les adoucit en les couvrant, le Peintre doit de même ne les marquer que jusqu'à un certain point, & avoir surtout beaucoup d'égard à l'âge, à la condition & au sexe des Figures qu'il peint.

Michel-Ange a entièrement négligé la couleur, & l'on peut dire hardiment qu'il a ignoré tout ce qui dépend du coloris, ses Carnations dans les clairs sont couleur de brique, & dans les ombres sont noires. Et si l'on dit que ce défaut doit être attribué au tems & non pas à Michel-Ange, je réponds uniquement que c'est à Michel-Ange qu'il doit être imputé, puisqu'il n'en est pas de même des Ouvrages que Frasebasti del Biombo a fait d'après les Desseins de Michel-Ange, la couleur en étant beaucoup meilleure, & tenant du goût Vénitien ; cependant ses Tableaux sont peints dans le même tems que ceux de Michel-Ange, il n'y a rien à répondre à cela que de mauvaises raisons ; & de mauvaises raisons ne valent pas la peine d'être réfutées.

Le Brun a infiniment mieux colorié que Michel-Ange ; on peut dire qu'il y a peu de Peintres de l'Ecole Romaine qui ait poussé la connoissance du coloris aussi loin que lui. On voit deux Tableaux de lui parmi ceux qui sont exposés au Luxembourg, dont la couleur est très-suave. Il y a une Sainte Famille, qui se soutiendrait auprès de l'Ouvrage du Titien. Ceux donc, qui, très-médiocres connoisseurs en Peintures, ont décidé hardiment que le Brun avoit colorié d'une maniere grise, auroient dû voir ses meilleurs Ouvrages, ou consulter des gens plus éclairés qu'eux, qui les auroient instruits jusqu'à

quel point ils devoient blâmer le coloris de le Brun. Car il faut convenir que dans plusieurs de ses Ouvrages, il n'est point exempt de blâme à plusieurs égards ; ses couleurs locales sont quelquefois triviales, & il n'a point fait assez d'attention à donner par cette partie le véritable caractère à chacun objet. Il auroit été à souhaiter que le Brun, en revenant de Rome, eut vu l'Ecole Venitienne, ou la Flamande ; mais enfin quoique son coloris n'ait ni la vérité ni le brillant de celui des grands Peintres de ces Ecoles, on ne doit pas croire que dans les Tableaux, où il a voulu montrer la connoissance qu'il en avoit, il n'y ait de très-belles choses. Il ne faut, pour s'en convaincre, que jeter les yeux sur le magnifique Tableau du massacre des Innocens, que M. le Duc d'Orleans conserve dans son Cabinet.

Les airs de têtes de Michel-Ange sont fiers & variés ; ceux de le Brun sont nobles, expriment ce qu'il a voulu représenter, & dépeignent bien les passions de l'ame, mais ils sont moins variés que ceux de Michel-Ange. M. de Pile a judicieusement remarqué cette trop grande uniformité dans la maniere de peindre les passions de l'ame. Cette générale expression, dit cet habile Critique, *des passions de l'ame, peut avoir lieu pour le Dessein tant des figures que des airs de têtes que le Brun a représentés : car ils sont presque toujours les mêmes, quoique d'un très-beau choix, ce qui vient sans doute, ou d'avoir réduit la Nature à l'habitude qu'il avoit contractée, ou de n'y avoir pas assez considéré les diversités dont elle est susceptible, & dont les productions singulieres ne sont pas moins l'objet du Peintre que les générales.*

Si les expressions de le Brun sont trop uniformes, & se ressentent de ce qu'on appelle habitude & maniere ; celles de Michel-Ange sont souvent peu naturelles, & tiennent de cette maniere sauvage qui régné par tout dans le Dessein de ce Peintre ; elles sont cependant d'une grande force.

Les Draperies de le Brun sont bien jettées, flattans & marquans le nud avec délicatesse ; elles pèchent seulement en ce qu'elles n'ont point l'agréable variété des étoffes particulieres ; celles de Michel-Ange ont non seulement ce dernier défaut, mais elles sont trop adhérentes.

Les Tableaux de le Brun manquent quelquefois par le clair obscur, cependant il en a connu l'absolue nécessité, & l'a même pratiquée dans ses

plus grands Ouvrages, comme on le peut voir dans ses Batailles d'Alexandre & dans la Famille de Darius. Michel-Ange n'a pas eu une meilleure idée du clair obscur que du coloris, & nous avons vû combien peu il a été habile dans cette partie.

Le génie élevé de Michel-Ange tomboit quelquefois dans des imaginations outrées, bizarres, & même extravagantes ; c'est ce qu'on peut voir dans son Jugement dernier, où il a mêlé la Fable avec les vérités de l'Evangile : il est vrai qu'il faut convenir que de quelque nature que soient ses pensées, soit qu'elles soient sages, soit qu'elles soient outrées & bizarres, elles ont toujours du grande

Le Brun a montré dans ses plus grandes compositions, ainsi que dans ses plus petites, un esprit élevée mais solide, qui n'agit qu'avec réflexion ; il n'a jamais rien fait entrer dans les sujets qu'il a traité ; que ce qu'il convenoit d'y mettre. Il n'est point de Peintre qui ait observé avec plus de soin, non seulement le *Coustumé*, mais encore tout ce qui peut servir à faire connoître le caractère, l'état, les fonctions ; & le pays des gens qu'il représentoit ; c'est ce qu'on voit avec un plaisir toujours nouveau, dans la famille de Darius, qu'on doit regarder comme un des plus beaux Tableaux du monde, soit par la composition qui en est sublime, soit par la disposition qui en est excellente, soit par le Dessein qui en est très-correct, soit par les expressions qui sont ravissantes, soit par le clair obscur qui y est très-sagement en usage, soit même par la couleur, qui, quoiqu'elle soit dans ce Tableau la dernière partie, & celle qui a le moindre mérite, doit cependant devoir être admirée dans plusieurs têtes & sur tout dans celles de la mère de Darius, & de sa femme de ce Prince ; soit par le pinceau qui est léger & coulant ; remarquons ici que celui de Michel-Ange étoit dur & sec, & se sentoit de la main du Sculpteur.

Je n'ai examiné ici Michel-Ange que comme Peintre, ainsi je ne parlerai point actuellement de son grand mérite dans la Sculpture, je réserve cela lorsque je viendrai aux Sculpteurs.

Je remarquerai ici que le Tableau qui est dans la Galerie de Dusseldorf représentant une Sainte Famille, & qu'on montre comme un Original de Michel-Ange, n'est qu'une Copie de celui qu'on voit dans le Palais Royal ;

c'est ce qu'appercevra d'abord un homme qui aura la moindre connoissance des Tableaux. Je m'étonne que l'Auteur de la dernière Vie des Peintres ait fait mention de cet Ouvrage ; il faut qu'il n'ait jamais vû lui-même la Galerie de Dusseldorf, & qu'il n'ait placé ce Tableau parmi les Ouvrages originaux qui nous restent de Michel. Ange, que parce qu'il l'aura vû dans le Catalogue qu'on a fait imprimer des Tableaux de cette Galerie ; Catalogue dont on doit se défier sur ce qui regarde les Tableaux d'Italie. Car si l'on en excepte six ou sept qui sont d'une grande beauté, cette Galerie est aussi médiocre en Tableaux Italiens, qu'elle est riche en excellens Ouvrages Flamans & Hollandois, & surtout en Tableaux de Rubens, en Vandeick, en Krayér, en Venderverck, & en Jourdan.

Au – dessus des Appartemens de cette Galerie, il y avoit autrefois toutes les plus belles Antiques au nombre de près de cent, moulées parfaitement sur les Originaux : elles sont aujourd'hui dans l'état du monde le plus pitoyable & le plus singulier. Un scrupuleux Baron Allemand, qui étoit Directeur des Bâtimens de l'Electeur, les fit toutes couvrir par un Sculpteur ignorant, ensorte qu'on voit la Venus de Medicis en chemise, le Laocoön en culotte, l'Hercule Farnese en caleçon, ainsi du reste. C'est un même zèle aussi contraire aux Arts qui engagea autrefois M. de Noyers à faire brûler le Tableau peint par Michel-Ange, qui étoit le chef-d'œuvre de ce grand Homme, & dont François I. avoit décoré le Château de Fontainebleau.

§. VIII.

Leonard de Vinci & Jean Cousin.

LEONARD de Vinci est regardé par les Italiens, comme le Peintre qui a le plus contribué à assujettir à des règles certaines l'Art de la Peinture ; il

fût élevé d'André Verocchio, & Compagnon du Perugin mais il alla beaucoup plus loin que lui, & éclaira par ses Ouvrages les grands Peintres qui vécurent de son tems ; il fût même très-utile à Raphaël, qui sur le bruit de sa réputation vint voir les Tableaux auxquels il travailloit à Florence, à Michel-Ange, qui peignit longtems en concurrence avec lui dans la même Ville.

Jean Cousin a rendu aux François le même service que Leonard de Vinci aux Italiens ; avant lui tous les bons Artistes de notre Nation étoient presque bornés aux Portraits & ceux qui travaillent à l'Histoire, avoient acquis une très-petite considération.

Leonard de Vinci composa divers excellens Ouvrages : Son Traité de la Peinture est encore très-estimé aujourd'hui ; les plus habiles Connoisseurs le regardent comme une source où l'on peut puiser beaucoup de choses excellentes.

Jean Cousin a travaillé sur la Géométrie & sur la Perspective ; son Ouvrage sur les proportions du corps humain est très-estimé, & les différentes Editions qu'on en a faites sont des. preuves de son utilité.

Le Dessein de Leonard de Vinci n'est point formé d'après l'Antique ; mais il est correct & de bon goût, quelquefois cependant imitant trop servilement certains défauts de la nature qui n'est point également belle dans tous les modèles, & à laquelle un Peintre doit suppléer par les considérations des beautés de l'Antique.

Cousin dessinoit correctement, d'une maniere fière, il auroit été à souhaiter, qu'à la correction il eut joint un peu plus d'élégance & de délicatesse.

Les expressions de Leonard de Vinci sont vives, ses pensées sont nobles, comme on peut le voir par l'excellente Copie qui nous reste du Tableau de la Céne que le Peintre avoit fait à Milan, & qui est entièrement gâté.

Les airs de têtes de Jean Cousin sont expressifs ; ses pensées sont grandes & même sublimes : on peut en juger par son Tableau du Jugement dernier qui est à Vincennes, & par plusieurs autres grandes compositions qui ont été exécutées sur des Vitres, entr'autres sur celles de l'Eglise de Saint Gervais.

Jean Cousin a voit un coloris gris, un pinceau peu mouelleux ; Leonard de Vinci a péché également par la partie du coloris ; ses carnations tirent sur la couleur de lie, il régné dans ses Ouvrages un ton violet, qui en gêne totalement l'union : ion pinceau n'est pas meilleur que celui de Cousin ; à force d'avoir voulu terminer ses Ouvrages il les a rendu secs.

Leonard de Vinci fut très-estimé de François I. entre les bras du quel il mourut, dans un âge fort avancé. Jean Coufin fut considéré à la Cour des Rois Henry II. François II. Charles IX. & Henry III. Il mourut très-vieux pendant le Règne de ce dernier. Vinci

Les Livres que Leonard de Vinci & Jean Cousin ont écrit en faveur des Artistes, nous sont souhaiter qu'un Peintre qui vit aujourd'hui, & dont toutes les connoissances sont également étendus dans toutes les différentes parties de la Peinture, voulut nous donner quelque Ouvrage qui servit à conduire dans un bon chemin cette foule de jeunes Artistes qui sont aujourd'hui en France : car quelques excellentes choses qu'il y ait dans le Livre de Leonard de Vinci, il pêche cependant dans trois points essentiels. Le premier, c'est que les choses n'y sont point traitées par ordre, & qu'il y régné beaucoup de confusion. Le second, c'est que dans plusieurs endroits Leonard est si obscur qu'il est inintelligible. Et le troisième enfin, qui est le plus essentiel, c'est que cet Auteur renvoye souvent les Lecteurs à plusieurs autres de ses Ouvrages que nous n'avons point, ensorte que dans les endroits où il est quelquefois le plus nécessaire d'être instruit, on reste sans éclaircissement, ceux que donnoit l'Auteur étant perdus.

Un Livre qui contiendrait une Théorie du Dessein & de la Peinture fondée sur des principes clairs, & desquels on déduiroit ensuite toutes les regles de l'Art, seroit très-utile au public. Personne n'est plus capable de faire mieux un pareil Ouvrage, qu'on pourroit regarder, si j'ose me servir de ces termes, comme les *Ordonnances de la Peinture*, que M. Coypel, digne héritier des talens supérieurs de ses Ancêtres. Il joint à une grande pratique, la plus sublime Théorie ; & la façon dont il écrit rend aimable tout ce qui fort de sa plume.

§. IX.

Jules Romain & Freminet.

DE tous les Elèves de Raphael, Jules Romain fut celui qu'il aima le mieux. Aussi pendant la vie de ce grand homme, Jules Romain fut uniquement occupé à l'exécution des Desseins de son Maître : On ne peut donc juger du génie & de l'imagination de cet Artiste que par les Ouvrages qu'il a fait après la mort de Raphael : alors Jules Romain se livrant à son goût naturel changea totalement de maniere ; il en prit une beaucoup moins gracieuse que celle de son Maître ; elle étoit sévère, quelquefois sauvage, & même extraordinaire, mais toujours expressive, approchant enfin beaucoup plus de celle de Michel-Ange que de celle de Raphael.

Freminet pendant les sept années qu'il demeura à Rome changea entièrement son premier goût. Il étudia assiduellement d'après Michel-Ange, ensorte que tout ce qu'il a fait depuis, tient beaucoup de la maniere de ce grand Peintre, comme on peut le voir par la Chapelle de Fontainebleau, qui est peinte de sa main. La différence qu'il y a entre Jules Romain & Freminet, c'est que Jules Romain quitta une excellente maniere pour en prendre une autre qui n'étoit ni naturelle ni gracieuse ; & Freminet abandonna le goût mesquin que son pere, qui avoit été son Maître, lui avoit donné, pour en prendre un qui étoit infiniment plus noble. Ainsi ce qu'il y a de sauvage dans le Dessin de Freminet, est bien plus excusable, que ce qu'on voit de ce même sauvage dans les Ouvrages de Jules Romain, quoiqu'il avoit pris d'abord une maniere plus pure & plus gracieuse que celle de Michel-Ange. L'on peut dire de ces deux Peintres, qu'en changeant leur premiere maniere, l'un abandonna l'excellent, & que l'autre se défit du mauvais.

M. de Pile remarque judicieusement, qu'il semble que Jules Romain *n'ait été occupé, après qu'il fut livré à lui-même, que de la grandeur de ses pensées poetiques, & que, pour les exécuter avec le même feu qu'il les avoit conçues, il se soit contenté d'une pratique de Dessein dont il avoit fait choix, sans varier ni ses airs de têtes, ni ses Draperies, il est même assez visible que son coloris, qui n'a jamais été fort bon, en est devenu encore plus négligé ; ses couleurs locales qui donnent dans la brique & dans le noir, ne sont soutenues d'aucune intelligence de clair obscur. Sa maniere de dessiner fiere & ses expressions terribles lui sont tournées en habitude.*

Si l'on excepte la partie du coloris que Freminet avoit beaucoup meilleur que Jules Romain, ayant été en sortant de Rome, quelques années à Venise, on peut dire qu'il ressemble beaucoup au Portrait que M. de Pile fait de l'Artiste Italien. Freminet avoit des idées sublimes ; il a exécuté de grandes compositions, soit en Italie, soit en Savoie, où il peignit quelque tems pour le Duc, soit à Fontainebleau. Il a donné à ses Figures des contours extraordinaires ; sa maniere est fiere & terrible ; les mouvemens de ses Figures sont trop violens ; les muscles & les nerfs trop marqués paroissent à travers les Draperies qui ne sont guères de meilleur goût que celles de Jules Romain, quoiqu'elles soient un peu mieux entendues de reflets.

Freminet mourut âgé de cinquante-deux ans & Jules Romain de cinquante-quatre ; ainsi ces deux Artistes ont fini à peu près la même carrière. Ce qui doit à peu près la même carrière. Ce qui doit rendre celle du François plus glorieuse, c'est la tache que Jules Romain a imprimé pour toujours à sa mémoire, en composant les Desseins de vingt Estampes fort dissolues, qui ont été gravées par le célèbre Marc-Antoine, & pour chacune desquelles l'Aretin a fait un Sonnet. Ces infamies, car comment peut-on appeller autrement ces impudiques compositions, quelque feu & quelque élégance de de contour qu'on y découvre, sont parvenus jusqu'à nous, & se sont multipliées par le moyen de la Gravure, ayant été contrefaites plusieurs fois. Les Estampes originales qui ont été gravées par Marc-Antoine, sont très-rares.

Qu'il nous soit permis, sans vouloir prendre ici le ton de Prédicateur, d'établir comme une maxime certaine que, les Peintres qui peignent des

Tableaux dans le goût de Jules Romain, blessent non seulement l'honnêteté, mais déshonnorent la Peinture. Il y a deux excès qu'il faut également éviter ; le premier, c'est de peindre des choses impudiques, & représenter par là aux yeux des honnêtes gens ce qu'on n'oseroit point faire entendre à leurs oreilles ; l'autre, est de se scandaliser mal-à-propos, de voir la moindre nudité dans un Tableau : il y a dans ce scrupule mal fondé, un ridicule d'autant plus grand, que nos Statues sont presque toutes nues au milieu de nos Places, de nos Jardins, & que dans nos Eglises même, les Vierges ont le sein découvert. Les enfans Jesus, ainsi que les Anges, sont peints nuds. Les Boureaux dans les Tableaux des Martyrs, n'ont ordinairement des Draperies que dans les endroits que la bienséance défend d'exposer à la vue. Ainsi il faut distinguer sagement une Figure impudique, d'une Figure nue. Raphaël, Daniel de Volterre, Jules Romain, Michel-Ange, ont peint dans le Palais du Pape & dans les Eglises, des Figures d'hommes & de femmes nues ; le sujet qu'ils traitoient demandoit qu'ils agissent de même. Il seroit fort plaisant de voir Eve & Adam chassés du Paradis, l'un en redingote & l'autre en jupon & en pet-en-l'air.

§. X.

André del Sarto & Santerre.

ANDRÉ del Sarto étoit fils d'un Tailleur, dont il prit le nom de Sarto. Il fut d'abord sous un Peintre médiocre ; mais dans la suite il entra dans l'Ecole de Pierre Cosimo, qui étoit dans ce tems là le meilleur Peintre de Florence.

Santerre, ainsi qu'André del Sarto, nâquit de parens pauvres ; il fut d'abord sous un Maître médiocre, & passa ensuite dans l'Ecole de

Boulogne l'aîné.

André del Sarto n'avoit pas le génie fort fécond, son imagination étoit peu vive, & il n'a pas répandu dans ses Ouvrages, ce feu si nécessaire pour animer les Figures, c'est ce qui est cause qu'il a fait un grand nombre de Tableaux de Vierges, & plusieurs Saintes Familles, peignant les têtes de femmes & les en-sans avec un goût infini. L'imagination d'André Del Sarto n'a point été cependant assez-foible pour l'empêcher d'exécuter plusieurs Tableaux, dans lesquels il y a de grandes beautés, quoiqu'on n'y apperçoive pas un grand feu de composition.

Le génie de Santerre ne lui fournissant qu'avec peine des sujets composé de plusieurs Figures, il se détermina à peindre des demies Figures ; mais au lieu de faire des Vierges, ainsi qu'André del Sarto, il peignit des têtes de fantaisie qu'il décora pour l'allégorie de la Fable, ou des Arts. Il s'éleva cependant malgré le froid de son imagination jusqu'au point de composer plusieurs Tableaux d'Histoire, où il faut convenir naturellement qu'il y a encore moins de feu que dans ceux d'André del Sarto mais ce défaut est réparé par un grand nombre d'excellentes choses qu'on y découvre.

André del Sarto dessinoit bien ; il a colorié beaucoup mieux qu'aucun Peintre de l'Ecole Romaine & Florentine.

Santerre dessinoit correctement, il avoit une très-bonne couleur ; son Pinceau étoit séduisant, approchant de la beauté de celui du Corrège.

André del Sarto ne varioit point assez ses airs de têtes ; ces Vierges manquent quelquefois de noblesses.

Santerre a donné à ses Figures de l'expression dans les têtes ; le Tableau de Sainte Thérèse, qui est à Versailles, en est une bonne preuve.

Les draperies d'André del Sarto, sont de très bon goût ; elle sont peintes avec une facilité de pinceau qui séduit. Celles de Santerre sont souvent d'un goût médiocre.

André del Sarto eut beaucoup de chagrin à essuier de la part de sa femme. Santerre ne se maria jamais. Voilà deux Artistes qui peuvent servir d'excuse aux Peintres qui ne veulent pas se marier. Je croirois cependant que leur exemple n'est pas bon à imiter. Je suis persuadé qu'un Peintre d'Histoire ne sçauroit mieux faire que de se marier ; la nécessité où il en

d'étudier la nature, l'oblige à dessiner souvent ses femmes nues. Il peut arriver de grands inconvéniens de pareilles études, outre qu'elles sont presque toujours contraires à l'esprit de la Religion. Les réflexions que je fais ici sont d'autant mieux placées, que Santerre sur la fin de ces jours se repentit si fort des études qu'il avoit faites d'après plusieurs Femmes, qu'il les brûla toutes. Tout le monde scait l'avantage que l'Albane & Rubens ont retiré de leur Art, de leur femme.

§. XI.

Michel – Ange des Batailles, & le Bourguignon.

Cercozzi, communément appelle Michel-Ange des Batailles, avoir une grande imagination. Il ne faisoit point d'esquisse de ses Tableaux, il avoit une merveilleuse facilité à peindre d'idée ; sa couleur étoit vigoureuse ; sa touche légère ; son principal talent, &, pour ainsi dire le seul par lequel il ait mérité une grande distinction, fut celui de peindre des Batailles ; ces sortes de Tableaux sont bien au-dessus des autres qu'il a fait.

Jacques Courtois, dit le Bourguignon, n'avoit pas moins d'imagination que Michel-Ange des Batailles ; il faisoit ordinairement ses Ouvrages sans Desseins & sans Esquisses ; il traçoit d'abord sa pensée sur la toile, & l'exécutoit ensuite tout de suite. Ses couleurs ont un éclat & une fraîcheur, qui donné à la nature qu'il copioit une nouvelle grace. Rien n'est si recherché que ses Ouvrages ; & il faut convenir de bonne foi, ou bien vouloir s'aveugler, qu'on trouve des beautés dans les Tableaux de cet Artiste, qu'on ne voit point dans ceux des autres Peintres de Batailles, & il

est sans contredit au-dessus de Cercozzi, pour le feu & pour l'intelligence. Ajoutons ici que si l'Artiste François a été un peu plus loin que l'Italien, ce dernier à fait une action au sujet du premier, qui mérite les louanges de la postérité. Michel-Ange des Batailles étant venu voir le Bourguignon sans le faire connoître, & ayant été frappé de la beauté du Tableau qu'il peignoit, publia par-tout son mérite, bien loin de se laisser séduire par une lâche-jalousie ; il fut le premier & le principal auteur de la reputation de son Rival ; belle leçon pour tous les Artistes, mais dont il y en a peu qui profitent. Malheureusement les grands Peintres ne sont pas moins jaloux que les grands Poètes : il semble qu'une maligne influence soit répandue sur tous les gens qui se distinguent dans les Arts & dans les Sciences, & qu'ils soient obligés de perdre d'un côté, aux yeux des gens sages, une partie de la gloire qu'ils acquièrent d'un autre. Je ne dis pas qu'il n'y ait quelques personnes qui se garantissent de cette dangereuse manie ; (nous venons d'en voir un exemple dans Michel-Ange des Batailles,) mais le nombre en est bien petit : *apparent rari nantes en gurgite vasto.*

§. XII.

Pietre de Crotone & Bon-Boutogne.

PIETRE de Crotone eut dans le ; commencement le génie tardif ; ses Camarades lui donnerent le nom de tête d'Ane. Dans la suite les Figures antiques & les Ouvrages de Raphael, qu'il étudia, le perfectionnerent beaucoup, & le mirent bien au-dessus de ceux qui le méprisoient auparavant.

Bon – Boulogne donna au contraire, dès sa tendre enfance, des marques de ce qu'il deviendrait un jour. Étant encore fort jeune, il peignit un Saint Jean demi-Figure, que M. de Colbert trouva si beau, qu'il resolût de

l'envoyer à Rome. Boulogne, quoiqu'il n'eut point encore concouru pour les Prix, cet Artiste ne se contenta pas d'étudier d'après l'Antique, il vint encore en Lombardie, pour perfectionner son goût par les Ouvrages du Corége & du Carache.

Pierre de Crotone avoit l'imagination vive. Il a exécuté de grandes Compositions avec beaucoup de facilité ; le Plat-Fond qu'il a peint dans la Sale du Palais Barberin, qui est d'une étendue très-considérable, est une preuve évidente de la fertilité de ses idées, qui étoient toujours nobles & grandes. Il a peint plusieurs autres Plat-Fonds & quelques Galeries, où l'on trouve toujours la même grace, & le même mérite dans la Composition.

Bouloigne n'avoit pas moins d'imagination que Pietre de Crotone, & n'a pas exécuté de moindres Compositions que lui. Il a peint de très-grands Plat-Fonds, qui sont l'admiration des Connoisseurs. Les Eglises de Paris sont pleines de grands Tableaux qu'il a peints, & dans lesquels il a répandu toute la grâce que Pietre de Crotone a mis dans les siens. Cest ce qu'on peut voir sur-tout dans l'excellent Tableau qui est dans le Chœur de Nôtre-Dame.

Pietre de Crotone avoit un bon coloris, ses carnations sont belles, mais elles sont un peu trop uniformes ; il leur a donné beaucoup d'union entr'elles, il a possédé ce degré éminent, cet accord & cet agrément que les Italiens nomment *Vagueza*.

Bouloigne avoit un aussi excellent coloris que Pietre de Crotone, mais il sçavoit mieux varier ses carnations que lui. Il coloroit également bien l'Histoire & le Portrait.

M. de Piles grand admirateur des Italiens, convient que Pietre de Crotone doit peu correct dans le Dessein, peu expressif dans les Passions, peu regulier dans les plis de ses Draperies & manieré par tout.

Bouloigne dessinoit correctement ; ses Draperies sont bien jettées, les plis en sont naturels ; ses airs de têtes sont vifs & pleins d'expressions ; ce qui a manqué totalement à Pietre de Crotone, qui s'est contenté de faire par tout des têtes agréables, sans leur donner d'expressions convenables aux personnes qu'elles représentent. M. de Piles remarque sagement à ce sujet, que la grace de cet Artiste Italien consiste plutôt dans *l'habitude qu'il avoit*

de faire des airs de têtes gracieux, que dans un choix singulier d'expressions convenables à chaque objet.

Pietre de Crotone a disposé parfaitement l'arrangement de ses Groupes, & il a employé avec beaucoup de connoissance, la magie du clair-obscur.

Les grands Tableaux que Bouloigne a peint dans les Eglises de Paris, & ceux qu'il a exécuté aux Invalides, à Versailles, au Trianon, à la Ménagerie. montrent évidemment que ces qualités ne lui ont pas manqué, quoiqu'il ne les ait pas possédées à un degré aussi éminent, que l'Artiste Italien.

Nous n'avons pas des Portraits peints par Pietre de Crotone, ou si nous en avons, ils n'ont pas acquis une grande réputation. Bouloigne en a peint quelques-uns, qui se soutiennent auprès de ceux de Vandeck & de Rimbrant ; & l'on peut avancer hardiment, que ce grand Homme a également excellé dans l'Histoire, & dans le Portrait. Ce dernier genre, quoiqu'il paroisse d'abord plus facile que l'autre, renferme peut-être d'aussi grandes difficultés, quand on le porte à sa perfection, & qu'on le traite historiquement.

§. XIII.

Carle-Marate, & Louis Bouloigne.

CARLE-MARATE apporta en nais-faut un amour pour la Peinture, que les Cartesiens appelloient un amour inné. A peine, dit un Auteur qui le connut personnellement, *fut-il né, qu'il montrait avec le doigt les Tableaux d'Eglises ; étant enfant, il couvroit de Figures de Vierges, les murs de la Maison de son Pere.*

Louis Bouloigne sentit, dès sa tendre jeunesse, une inclination aussi violente pour la Peinture, que Carle-Marate. L'amour qu'il avoit pour le

Dessein étoit si fort, qu'étant encore enfant, il faisoit tous les jours une lieuë, & traversoit Paris, pour aller dessiner à l'Academie.

Carle-Marate fut honoré par le Pape, de l'Ordre de Christ, le même Pape lui donna une pension : ces marques d'honneurs & de générosité, contribuerent à mettre ce Peintre en état de la laisser à sa fille un héritage considérable. Louis XIV. donna des Lettres de Noblesses à Louis Bouloigne, & une pension considérable ; il le fit son premier Peintre, & ses en-sans ont occupé des places distinguées dans la Magistrature ; & l'un d'eux, qui vit encore, est Conseiller d'État & Intendant des Finances, & des Ordres du Roi, homme d'un grand mérite & Protecteur des Arts que son Pere illustra.

Carle-Marate étoit grand Dessinateur ; il imaginoit & dispoit parfaitement les sujets qu'il avoit à traiter ; ses airs de têtes sont délicats, ses expressions fortes, sa touche est spirituelle, & son pinceau moëlleux. Il a peint des enfans & des Vierges avec cette même grâce qu'on admire dans le Corège ; ses Tableaux de chevalet sont d'un précieux fini ; il n'a, pas moins excellé dans les grandes Compositions que dans les petites. La Ville de Rome est enrichie de plusieurs de ses grands Tableaux : on en voit de lui, dans plusieurs autres Villes d'Italie.

Louis Bouloigne avoit formé son goût d'après celui des grands Maîtres, qu'il avoit beaucoup étudié. Ses airs de têtes sont nobles, son coloris est mâle & plus vigoureux que celui de Carle – Marate, comme il est aisé de s'en convaincre, en comparant le coloris du Tableau de Carle-Marate, qui est dans l'Eglise de Saint Charles du Cours à Rome, & ceux de Bouloigne, qui sont dans le Chœur de Nôtre-Dame, & dans la Chapelle de la Vierge à Versailles. Ce Peintre composoit avec beaucoup d'intelligence, dessinait très-correctement, & répandoit dans ses Tableaux une harmonie & une force qui leur donnoit un éclat admirable : c'est ce qu'on peut voir avec une satisfaction toujours nouvelle, dans le Tableau de la Présentation au Temple, qui est un Chef-d'Œuvre.

Carle-Marate, fidèle à imiter la Nature, ne s'en éloigna jamais : il la rectifia quelquefois, mais il ne la perdit point de vûe. Bouloigne suivit le même principe. Il sentoit parfaitement, combien il est dangereux de copier

la Nature, sans réfléchir aux choses qu' on ne doit point prendre d'elle, & il condamnoit les Grottesques & les Bambochades, comme une Nature outrée, comique, habillée ridiculement, directement opposée aux proportions de l'Antique, à la grandeur des plis, & capable de détruire cette noblesse & cette correction, qui caractérise les Ouvrages des grands Hommes.

Carle-Marate mourut âgé, & Bouoigne vêcut jusqu'à quatre-vingt ans. Il y a eu entre ces deux grands Hommes, beau. coup de ressemblance dans les inclinations de leur jeunesse, dans les talens de leur Art, & dans les marques d'honneur qu'ils ont reçues, & dans la longue carrière qu'ils ont fourni.

§. XIV.

Guaspre & Claude Lorrain.

LE Pere du Guaspre étoit François, il s'appelloit Jacques Duchet, il avoir marié sa fille au Poussin, & il lui donna, dans les suites, son fils pour Eleve, & on le nomma communement, Guaspre Poussin. Nous pourrions donc par deux raisons revendiquer aux Italiens ce fameux Paysagiste ; comme fils de François, & comme Eleve d'un Peintre François ; mais puisqu'il a passé sa vie à Rome, contentons-nous de lui opposer un Artiste, qui, pour le moins, l'a égalé.

Le Guaspre a peint le Paysage d'un grand goût ; ses effets sont admirables, , toujours bien dégradés ; il exprime parfaitement les vents & les orages ; les feuilles de ses arbres semblent se mouvoir.

Claude Lorain n'a pas imité moins les effets de la Nature ; mais il a encore mieux exprimé les heures du jour, que le Guaspre. On peut voir un exemple frappant de l'excellence du talent de Claude Lorain, à peindre les

différentes façons dont la Terre est dorée, & le Ciel éclairé au Lever, au Midi & au Coucher du Soleil, dans de beaux Paysages qui sont exposés au Luxembourg.

Le Guaspre a traité le Paysage en grand, &, pour ainsi-dire, dans le goût des grands Tableaux d'Histoires. Il a peint à fresque dans l'Eglise de S. Martin *des Monts*, des Paysages d'une étendue considérable, avec des Figures assez grandes.

Claude Lorain a peint, non-seulement des Paysages, mais encore des Marines qui sont très-belles, sur les murs de plusieurs Palais à Rome ; & l'étendue de ses Tableaux, est aussi considérable que celle du Guaspre dans l'Eglise de Saint Martin.

Guaspre faisoit assez bien les Figures qu'il plaçoit dans ses Paysages ; cependant celles qu'on trouve dans ses Ouvrages, peintes de la main du Poussin, sont bien au-dessus des siennes. Ce grand homme, qui le venoit voir travailler, se faisoit un plaisir d'orner souvent le Tableau de son élève, de plusieurs Figures.

Claude Lorain plaçoit aussi des Figures dans ses Paysages, mais elles étoient très-médiocres, & inférieures à celles du Guaspre. Il avoit recours souvent à Philippe Lauri, & à Courtois. dit le Bourguignon. Ces Peintres lui rendoient le même service, que le Poussin rendoit au Guaspre,

Si Claude Lorrain a été inférieur, pour les Figures, au Guaspre, il a eu un grand avantage sur lui, en qualité de Paysagiste : car il régné trop d'uniformité dans les Arbres du Guaspre, ils sont tous trop verts, & ses masses sont trop de la même couleur. On distingue, au contraire, dans les Ouvrages de Claude Lorrain, toutes les espèces différentes des Arbres, & les masses sont toujours éclairées d'une manière aussi vraie que sçavante, soit en recevant la lumière directement, soit en la recevant par réflexion.



ÉCOLE VENITIENNE.

§. I.

Titien & Blanchard.



N peut comparer, avec beaucoup de justice, le Titien, & Blanchard, par leur talens ; mais non pas par leur fortune ni par la durée de leurs jours. Titien mourut à cent moins un an, comblé d'honneur & de bien ; Blanchard vécut très-peu, & toujours dans un état au-dessus du médiocre. Le besoin où il se trouvoit souvent, l'obligeant de travailler avec trop de vivacité, lui causa une fluxion de poitrine, dont il mourut à l'âge de trente-huit ans.

Le Titien travailla pour des Rois de France, pour des Empereurs pour des Papes, qui l'enrichirent, & lui donnerent des marques de leur estime par des distinctions honorables ; Charles V. le fit Chevalier Comte Palatin, & Henri III. lui fit assigner de le visiter. Blanchard eut à faire à Venise avec des

Nobles qui le tromperent, & qui le frustrerent de son salaire : cette injustice l'obligea à quitter l'Italie & à se retirer dans sa patrie.

Le coloris de Titien est admirable, E celui de Blanchard est si beau, au jugement même de de Piles, que ce grand connoisseur met cet Artiste beaucoup au-dessus, dans cette partie de tous les Peintres François. Rapportons ici ses propres termes : *Il est aisé de juger, dit-il, que de tous les Peintres François il n'y en a point qui ait si bien colorié que Blanchard.* C'est la grande connoissance, que Blanchard a eu dans le coloris, qui lui a fait donner le nom de Titien François ; & l'Auteur de la Vie des Peintres n'hésite point à dire, en parlant de lui, que la France compte, *parmi ses Peintres*, un Titien.

Titien peignit parfaitement bien le Portrait ; Blanchard a voit le talent particulier, non-seulement à faire des Portraits aussi beaux que ceux de Vandeick, mais pour peindre des Vierges à demi-corps, & des Femmes nuës, auxquelles, outre le charme de la couleur, il donnoit beaucoup d'expression, en quoi le Titien n'a pas toujours réussi.

Titien a fait de grands Tableaux d'Histoire, qui montrent sa science pour les grandes compositions ; Blanchard a peint de même de très-grands Ouvrages, entr'autres deux Galeries, l'une dans la maison qui appartenoit à M. le Président Pérault, & l'autre qu'on voit encore aujourd'hui dans l'Hôtel de Bouillon composée de treize Tableaux, dans lesquels les Figures sont de grandeurs naturelles. Il a peint encore à Versailles, un grand Plafond qui fait voir la Lune sous la figure de Diane dans son Char, accompagnée des heures. Mais parmi ses Ouvrages les plus considérés, sont deux grands Tableaux qu'il a peint à Nôtre-Dame ; le premier représente S. André à genoux devant la Croix, il est très-beau ; l'autre, dans lequel est peinte la Descente du Saint-Esprit, est admirable : & quoique l'Eglise de Nôtre-Dame soit enrichie de superbes Tableaux qu'elle possède de le Sueur, de le Brun, de Jourdan, de Mignard, de Jouvenet, de la Fosse, de Bouloigne ; M. de Piles ne fait pas difficulté de donner le prix à celui de Blanchard. Rapportons ici les paroles de ce Juge de la Peinture : *De tous les Ouvrages de Blanchard, celui qui à mieux soutenu la réputation, c'est le Tableau qu'il fit à Nôtre-Dame, pour le premier jour de Mai ; il représente*

la Descente du Saint-Esprit, & cette Eglise le conserve chèrement, comme le plus beau de tous les Tableaux que l'on y voit.

Titien a dessiné les Femmes & les En-sans avec un grand goût, mais il n'a pas aussi-bien réussi dans les Hommes ; il a trop chargé la Nature, en voulant la représenter dans la plus grande vigueur, il s'est beaucoup éloigné de l'élégance de l'Antique. Tous les Peintres Vénitiens ont été peu corrects, Michel-Ange & Vasari ont prononcé un Arrêt, dont il seroit difficile d'appeller : en 1546, dit M. de Piles, *Titien fut appelé à Rome par le Cardinal Farnèse, pour faire le Portrait du Pape ; il en fit aussi d'autres & quelques Tableaux de peu d'ouvrages, qui furent admirés par Michel-Ange & par Vasari, lesquels ne purent cependant s'empêcher de plaindre les Peintres Venitiens de s'attacher si peu au Dessein.*

Blanchard a dessiné d'une maniere correcte, & quoique dans ses Tableaux la partie du coloris soit supérieure à celle du Dessein, il est cependant exact dans cette dernière : ses Tableaux, qui sont à Nôtre-Dame, en sont des preuves évidentes.

Le Titien puisa dans les Ouvrages du Giorgion, son Maître, le bon goût de la couleur & du clair-obscur ; il a été aussi loin que son Maître dans ces deux parties, dont il lui est redevable ; mais il n'a pû jamais parvenir au point de dessiner aussi élégamment que lui. Le Giorgion est délicat & a beaucoup de choses de l'Ecole Romaine dans son Dessein ; & nous avons remarqué que celui du Titien, dans les hommes, étoit chargé & quelquefois incorrect.

Blanchard puisa à Venise, non-seulement dans les Ouvrages du Giorgion, mais encore dans ceux de Titien & du Tintoret, la science du coloris ; il égala ses Maîtres dans cette partie, & il les surpassa dans d'autres : car il a composé de bien plus grands Ouvrages que le Giorgion, & il a dessiné plus élégamment que le Titien.

Blanchard a peint des Paysages dans plusieurs de ses Ouvrages ; mais ils sont bien inférieurs à ceux du Titien, qui sont du goût le plus exquis, soit par les couleurs, soit par les oppositions.

Les Attitudes du Titien sont simples & naturelles ; celles de Blanchard ont les mêmes qualités.

Le Titien, dans ses airs de têtes, a toujours été plus occupé d'imiter fidèlement la Nature, que de rendre, par des expressions vives, les passions de l'ame ; de sorte que, dans la plûpart de ses grands Tableaux, les trois quarts de ses têtes sentent le Portrait : c'est ce qu'on peut voir dans le grand Tableau qu'il a peint à l'Ecole de la Charité, qui représente la Présentation de la Vierge au Temple ; ce Tableau qui contient quarante Figures, en a à peine deux ou trois dans lesquelles on aperçoit quelque expression marquée des Passions de l'ame. Blanchard, en imitant fidèlement la Nature, n'a point négligé les expressions ; & celles qu'on voit dans les Tableaux de Nôtre-Dame, en sont des marques évidentes.

Le Titien dans ses Draperies a parfaitement imité les différentes étoffes ; mais M. de Piles lui reproche *de les avoir souvent mal disposées, en sorte que leur plis tiennent plutôt du hasard, que d'un bon ordre & d'un sage principe*. Blanchard a mieux dessiné ses Draperies, les plis en sont larges & bien disposés ; mais la nature n'y est point aussi bien imitée que dans celles du Titien, & la diversité des étoffes n'y est point aussi grande : cette diversité donne pourtant, au jugement de M. de Piles, un grand éclat aux Tableaux, & les Peintres qui négligent de l'acquérir ont très-grand tort.

M. de Piles blâme le Titien du peu de fidélité qu'il a eu dans l'Histoire, *n'ayant, dit-il, presque point fait de Tableaux, où il n'ait été répréhensible en cela*. Mais ce défaut a été commun à presque tous les grands Peintres de l'Ecole Vénitienne, & il semble qu'en voulant arracher l'approbation des Spectateurs, par les beautés ravissantes qu'ils ont mises dans leurs Tableaux, par le coloris, par le clair-obscur, par la vérité des étoffes, par la beauté des Paysages, & par l'exacte imitation de la Nature, ils aient affecté de n'avoir pas le sens commun dans ce que l'un appelle le Costume. Titien, Tintoret, Paul Veronese, ont commis des anacronismes dans leurs Ouvrages, qui marquent l'ignorance la plus profonde. Nous en citerons ici plu sieurs exemples, qui pourront être usités aux Peintres, pour les empêcher de commettre de pareilles absurdités, qui déplaisent infiniment aux gens qui ont quelque connoissance de l'Histoire. Dans le Tableau du Titien de la Présentation de la Vierge au Temple, presque tous les Juifs sont habillés en Nobles Venitiens, dans deux différentes Scenes du Tintoret qu'il

a peintes, l'une dans l'Ecole de S. Paul, & l'autre dans l'Eglise de Saint Gervais & de Saint Protais, les Apôtres sont presque tous habillés comme des Païsans Albanois ; & pour donner moins le goût antique à ses Figures, au lieu de les placer sur des lits, comme les Anciens le pratiquoient, ils leur a donné des chaises de paille, telles que sont celles dont on se sert aujourd'hui, & leur a fait tenir à la main au lieu d'armes, des flacons garnis de jonc, comme ceux où l'on met le vin, de *monte Pulchiono*. Tout le monde connoît les défauts qui sont contre le *Costume*, dans le fameux Tableau des Pèlerins d'Emmaüs, de Paul Veronese. En voilà assez sur cet article, contre lequel nos Peintres François n'ont presque jamais péché, & que le Brun, Poussin & le Sueur ont si bien mis en usage.

§. II.

Tintoret, & Van-loo le Pere.

CEs deux habiles Artistes se sont ressemblés dans plusieurs choses ; mais ils ont ete opposés dans quelques autres. Tintoret avoit une grande imagination, une facilité étonnante ; il lui falloit aussi peu de tems pour faire un grand Tableau, qu'aux autres pour faire un Dessein. Ce qui lui arriva, au sujet d'une Esquisse qu'il devoit faire en concurrence avec d'autres Peintres, est étonnant. *Il y avoit, dit M. de Piles, une place à remplir dans la même Chambre de l'Ecole de Saint Rock, où il a fait le beau Crucifix : plusieurs Peintres se présenterent & offrirent à faire chacun un Dessein afin qu'on présérât celui qui seroit trouvé le meilleur : les Concurrens étoient, Joseph Salviati, Frédéric Zucere, Paul Veronese & le Tintoret ; les Confreres de Saint Roch acceptèrent la proposition. & fixèrent un jour pour recevoir les Desseins ; mais Tintoret, au lieu du Dessein,*

apporta un Tableau tout fait, & sans autre façon le mit en la place dont il étoit question. Les autres Peintres eurent beau s'en plaindre. & dire que ce n'étoit point un Tableau qu'on demandoit, mais un Desseins ; le Tableau demeura en sa place ; les Confreres, qui auroient bien voulu un Ouvrage d'une autre maniere que celle du Tintoret, pour le plaisir de la variété, dilent à ce Peintre, que s'il n'ôtoit son Tableau d'où il l'avoit mis, il n'en seroit pas payé : eh bien, leur dit – il, je vous en fais présent. Et le Tableau est encore aujourd'hui dans le même lieu.

Van-loo a eu, ainsi que Tintoret, un genie vaste, & propre à exécuter promptement les plus grandes Compositions, il peignit auprès d'Aix, dans la maison de campagne de M. Lenfant, un fort beau Plat-fond dans quinze jours ; jamais Peintre n'a eu plus de feu que lui ; & c'étoit ce qui avoit prévenu en sa saveur. Mr le Prince de Carignan, qui étoit accoutumé de voir en Italie tant de belles choses, fut cependant frappé d'en voir produire dans très-peu de tems à Van-loo, qui méritoient l'estime des Connoisseurs. Il y a divers grands Tableaux de lui, dans les Eglises de Paris, & entr'autres dans celles des Abbayes Saint Germain & Saint Martin, qui montrent le feu de son génie.

Van-loo n'étoit pas plus intéressé que Tintoret. J'ai oui-dire à ses enfans, que je connois, que leur pere avoit gagné plus de trois cens mille livres, dans quatre ans qu'il avoit passés à Londres, & qu'il n'en avoit pas rapporté trente mille livres en France, ayant consumé tout le reste à régaler ses amis.

Tintoret a colorié d'un grand goût ; beaucoup de ses Tableaux sont aussi beaux que ceux du Titien : il est vray que quelques-uns sont bien inférieurs à ceux de ce Prince, de la couleur ; c'est ce qui fait dire à Annibal Carache, *qu'il avoit trouvé Tintoret quelquefois égal au Titien, & quelquefois bien au-dessous du Tintoret.*

Van-loo a possédé médiocrement la Science du Coloris ; presque toujours ses couleurs locales sont triviales, quelquefois même elles sont sauvages. Son goût se ressent beaucoup de l'Ecole Romaine ; il est souvent gris dans les clairs, & couleur de brique dans les ombres. Il a entendu parfaitement la Magie du clair-obscur, comme il est aisé de le voir par son Tableau de la Délivrance de Saint Pierre-ès-liens, qui est dans l'Eglise de Saint Germain ;

mais il a oublié quelquefois de mettre en usage une chose dont il connoissoit l'importance. Le Tintoret au contraire, a toujours employé avec art le clair – obscur dans tous ses Tableaux, & l'on peut dire qu'aucun Peintre ne s'en est servi plus avantageusement que lui. Parmi plusieurs de ses Ouvrages que je pourrois citer ici, je me contenterai d'indiquer le grand Tableau qu'il a peint dans la grande Ecole de Saint Marc, qui représente la Tempête qui s'éleva, lorsque les Alexandrins vouloient empêcher qu'on ne transporta à Venise, le Corps de Saint Marc : ce Tableau est le Chef-d'œuvre de la Magie du clair-obscur.

On ne peut pas dire que le Tintoret ait mal dessiné ; il avoit beaucoup étudié d'après Michel-Ange, & en général son Dessein est d'assez bon goût ; mais le feu de son esprit l'a souvent rendu incorrect ; ses attitudes sont quelquefois forcées, & presque toutes trop contractées : il y a même des Figures dans plusieurs de ses Tableaux, que les Connoisseurs appellent Strapassées, & auxquelles M. de Piles a donné le nom d'extravagantes. On pourra voir deux de ces Figures *Strapassées dans le Tableau qu'il a peint in un Laterale dell albergo di San Rocco*, & qui représente Jesus-Christ, tenant un roseau à la main.

Au reste, je dois remarquer ici que le Tintoret n'a point chargé les Figures de Femmes, qu'il les a dessinées d'une maniere bien plus gracieuse que celles des Hommes. Il y a en Angleterre à Keinsengton, un grand Tableau du Tintoret, représentant les neuf Muses, qui est admirable.

Si Van-loo a beaucoup moins colorié que le Tintoret, il a dessiné beaucoup plus correctement, & d'une maniere infiniment plus élégante. Les Italiens mêmes qui ont connu Van-loo, lui ont toujours accordé la qualité de grand Dessinateur ; & il faut qu'elle soit bien éminente dans lui, pour leur avoir arraché ces aveux. Forcer les Peintres Italiens à louer les Artistes François ; c'est une chose aussi difficile, que d'obliger les diables à glorifier les Saints.

Le Tintoret a peint plusieurs Portraits fort beaux. Van-loo en a beaucoup fait, sur-tout en Angleterre, qui lui ont acquis une grande réputation.

Tintoret eut une fille qui eut du mérite dans la Peinture. Van-loo a laissé deux enfans, qui ont de grands talens : l'un est Peintre du Roi de

Prusse, & l'autre du Roi d'Espagne.

Ce seroit ici le lieu de parler amplement de Carle Van-loo, frere de celui dont nous venons de faire mention : tout le monde connoît son mérite supérieur : il dessine comme le Carache, & colorie comme Rubens : mais nous nous sommes imposés la loi, en commençant cet Ouvrage, de ne faire aucune comparaison entre les Peintres morts, & les Peintres vivans ; ainsi nous n'en parlerons pas davantage.

§. III.

Paul Veronese, & la Fosse.

PAUL Veronese s'est fortement appliqué à l'étude de la Nature ; & il a tâché, autant qu'il a pu, de la voir de la maniere dont le Titien l'avoit vûe ; aussi a-t'il fort bien réussi dans la couleur. Cependant M. de Piles, qui lui donne cette louange, le place au-dessus du Titien & au Tintoret, & par conséquent du Georgion. Rapportons ici les propres termes de ce grand Critique : *Quoique l'inclination de Paul Veronese le portât à une maniere vague & recherchée avec des teintes Vierges, elles ne sont pourtant ni si fraîches que celles du Titien, ni si vigoureuses & sanguines que celles du Tintoret ; il me paroît même qu'il y en a beaucoup qui tiennent un peu du plomb, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait mis dans le général de ses couleurs un accord admirable, principalement dans ses Draperies auxquelles il a donné un brillant, une variété, & une magnisicence qui lui sont singuliers. L'harmonie qui s'y trouve vient ordinairement des glacis & des couleurs rompues qu'il a employées lesquelles participant l'une de l'autre ont insailliblement de l'union.* ; La Fosse étudia beaucoup la Nature & le Titien, ainsi qu'avoit fait Paul Veronese ; aussi a-t'il excellé dans la couleur : on

voit dans tous ses Ouvrages une grande intelligence de teintes, & un effet admirable de couleur : il est cependant vrai, que de même que Paul Veronese n'a pu atteindre à la *fraîcheur* du Titien & à la *force sanguine* du Tintoret ; la Fosse n'a pu attraper le naturel du Titien ; son coloris, quoique bien étendu, & faisant un grand effet, sent un peu le Praticien.

Paul Veronese avoit un beau génie ; une veine abondante, beaucoup de facilité, mais n'ayant pas eu le soin d'échauffer son esprit par la lecture des bons Livres, il a produit souvent des choses communes ; & M. de Piles l'accuse d'être *tombé quelquefois jusques dans l'ineptie*. On ne peut disconvenir que ce grand Peintre qui a fait des choses admirables, a souvent négligé sa réputation, plus occupé de l'envie d'expédier son Ouvrage, que de bien faire ; *de sorte que, dit M. de Piles, ses inventions sont tantôt plates, & tantôt ingénieuses.*

La Fosse avoit le génie vaste, l'imagination vive, mais cette imagination étoit soutenue & réglée par la connoissance des Belles-Lettres. La Fosse, à la plus grande pratique de son Art, joignoit beaucoup d'érudition ; jaloux de sa réputation, il ne s'est jamais négligé : on reconnoît dans tous ses Tableaux un Peintre homme d'esprit.

Le talent principal de Paul Veronese étoit pour les grandes Ordonnances ; il les remplissoit agréablement, & y mettoit beaucoup de vérité & de mouvemens ; on voit de lui à Venise dans le Palais de Saint Marc, & dans les principales Eglises, des Tableaux d'une beauté admirable. Cependant on y trouve à redire, avec raison, que le choix des objets n'y est pas toujours judicieux ; car en faisant entrer dans sa Composition tout ce que son imagination lui fournissoit de grand, de surprenant, de nouveau & d'extraordinaire ; il a beaucoup plus songé à orner ses Tableaux, qu'à s'assujettir aux loix, que le tems, les coutumes & les lieux exigeoient. Ainsi il a manqué totalement au *Costume*, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant du Tintoret.

Le génie de la Fosse étoit porté, ainsi que celui de Paul Veronese, aux grandes Ordonnances ; le Dôme des Invalides immortalifera ce Peintre ; & parmi les belles choses que Paris renferme dans son sein, celle-là est une des plus admirables, au jugement même des Etrangers. Il y a

encore à Paris une autre Coupole, peinte par la Fosse, qui montre la fécondité & l'élévation de son génie. Les Anglois, Juges si sévères des talens des François, & toujours portés pour les Italiens à égalité de mérite, appellerent la Fosse à Londres ; il y fit plusieurs grands Tableaux, dans l'Hôtel de Milord Montaigu. Guillaume III. frappé de leur beauté, voulut l'engager à rester en Angleterre, lui promettant de grands Ouvrages, & une récompense qui leur seroit proportionnée ; mais la Fosse préféra le séjour de sa Patrie, à celui des Païs. Etrangers. Il y a à Versailles plusieurs grands Plat-fonds exécutés par cet habile Artiste. L'on voit toujours avec une nouvelle admiration les grands Tableaux qui sont à Nôtre-Dame, dans lesquels la sagesse de la Composition, la noblesse de l'Ordonnance sont alliées avec le charme de la couleur.

Les Draperies de Paul Veronese ne sont pas, il est vrai, toujours conformes à ce que demanderoit la bienséance des coutumes, mais elles sont d'un grand goût ; les plis en sont grands, bien entendus, & comme elles sont ordinairement d'étoffes de différentes espèces, leur éclat dans lequel, il y a cependant un grand accord, fait une des grandes beautés qui se trouvent dans les Tableaux de Paul Veronese.

La Fosse a ordinairement assez mal jeté ses Draperies, & les plis en sont d'un goût très-médiocre.

M. de Piles remarque judicieusement que, *quoique Paul Veronese ait eu de l'inclination pour le Dessein du Parmesan, le sien efl néanmoins de mauvais gout, si l'on en excepte les Têtes qui ont du grand, du noble, & quelquefois du gracieux ses Figures sont pourtant bien ensemble sous leurs habits ; mais les contours du nud ont peu de goût & de correction, sur-tout les piés. Il paroît néanmoins qu'il a pris soin de dessiner les Femmes avec quelque élégance, selon l'idée qu'il s'étoit fait du beau naturel, car pour l'antique il ne l'a jamais connu.*

La Fosse a manqué quelquefois de correction dans le Dessein ; son goût étoit chargé ; quelques-unes de ses Figures sont courtes, & un peu lourdes ; ses airs de têtes sont gracieux, sur-tout ceux des Femmes.

Paul Veronese a peu peint de Paysages considérables dans ses Ouvrages, mais il a fait des Ciels dans quelques-unes de ses grandes Compositions,

dont les Connois seurs sont enchantés. M. de Piles dit qu'ils *sont merveilleux* ; ses Lointaings & ses Terrasses ont un air de trempe ; ce qui est très-vicieux.

La Fosse a fait de très-beaux Paysages, on peut même dire qu'il a excellé dans cette partie.

M. de Piles prétend que Paul Veronese n'a jamais compris l'artifice du clair-obscur, & *que ce qui s'en trouve dans quelques-uns de ces Tableaux, n'est que l'effet d'un bon mouvement de son génie, indépendamment du principe.*

La Fosse a employé non seulement le clair-obscur avec connoissance de cause, mais il a excellé dans cette partie, comme on peut le voir dans tous ses Ouvrages ; car il n'en est aucun, où sa connoissance, dans cette partie de la Peinture, ne paroisse avec éclat.

Les Amateurs de la Peinture qui vivent à Paris, sont aussi en état de juger du mérite de Paul Veronese sur ses Tableaux, que les Italiens ; car sans compter les Ouvrages de ce Peintre, qui se trouvent chez plusieurs Particuliers, M. le Duc d'Orléans en possède vingt Tableaux, parmi lesquels il s'en trouve une quinzaine dont les Figures sont de grandeur humaine ; & le Roi en a vingt-sept, parmi lesquels est le fameux Tableau des Pèlerins d'Emmaüs, que tout le monde connoît. Au reste ce que je dis ici de Paul Veronese, peut-être s'applique à tous les autres Peintres Italiens, je n'excepte pas même le Corége, dont les Ouvrages sont si rares ; car il y a treize Tableaux de ce Peintre dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans, & quatorze dans celui du Roi. En voilà autant qu'en ont tous les Princes de l'Europe ensemble dans les leurs ; je n'excepte pas même les Princes Italiens.

§. IV.

Palme le vieux, & Rigaud.

PALME le vieux peignit également l'Histoire & le Portrait, & il réussit fort bien dans l'un & l'autre genre ; cependant son Dessein n'a pas assez de fierté, & manque même quelquefois de correction.

Rigaud s'est beaucoup plus appliqué au Portrait qu'à l'Histoire ; il a cependant fait plusieurs Tableaux dans ce dernier genre, qui sont d'une grande beauté, entre autre un Saint André, qui est dans la principale Sale de l'Académie de Peinture ; & l'on peut même regarder la plupart des grands Portraits de Rigaud, comme de beaux Tableaux d'Histoire ; ils sont ornées de Paysages & de Batailles, qui feroient honneur à des Peintres qui se feroient adonner purement à ces deux genres. Il faut pourtant convenir que Rigaud n'a jamais fait de grands Tableaux, tels que ceux que le Palme a peint à Venise dans l'École de Saint Marc, & dans différentes Eglises de cette Ville, & l'on admire également dans ces Tableaux le coloris & l'invention. Rigaud a toujours dessiné d'une grande correction, & dans cette partie il est supérieur de beaucoup à Palme ; & je le dirai hardiment, à tous les Peintres de l'École Venitienne.

Palme, sans atteindre au point de perfection, auquel le Titien est parvenu pour la couleur, a eu un coloris charmant ; & s'il n'a pas égalé son Maître, il l'a approché de bien près ; ses chairs sont d'une grande fraîcheur & l'on voit dans ses Tableaux une union & une fonte de couleur admirable ; ses Draperies sont vagues, & les plis en sont de très-bon goût.

Palme faisoit tout d'après Nature, & il la consultoit dans les moindres choses, aussi voit-on beaucoup de vérité dans ses Ouvrages. A ces excellentes qualités de l'Artiste Italien opposons celles du Peintre François, & plaçons-en ici le portrait qu'en a fait un excellent Connoisseur, pour qu'on ne nous accuse point de l'avoir trop loué. ” Rigaud, dit-il, ne peignoit rien que d'après Nature ; sans la copier servilement, & telle qu'elle se présentait à lui, il en faisoit un choix exquis : étoffes, habillemens, jusqu'à une épée, un Livre, tout étoit devant ses yeux, & la vérité brilloit

dans tout ce qu'il faisoit. Les Draperies qu'il sçavoit varier de cent manieres différentes, & faire paroître d'une seule piece, par l'ingénieuse liaison des plis, faisoient sa principale étude. S'il peignoit du velours, du satin, du taffetas, des fourrures, des dentelles, on y portoit la main pour se détromper ; les perruques, les cheveux si difficiles à peindre, n'étoient qu'un jeu pour lui ; les mains sur-tout dans ses Tableaux sont divines ; souvent pour se contenter lui-même, il effaçoit des choses qui l'avoient occupé plusieurs jours, & qui auroient satisfait les plus difficiles : le moindre coup de pinceau, un reflet, un passage, un réveillon, n'étoit jamais "placé que Rigaud ne pût en rendre compte : extrêmement propre dans ses couleurs, il en broyoit les plus belles, & ne négligoit rien pour en conserver la durée, jusqu'à charger lui-même sa palette ; ses couleurs en effet, & ses teintes sont si vives, que ces premiers Ouvrages sont aussi frais que les derniers. Personne n'ébauchoit ses Tableaux, les fonds même étoient de sa main ; sans en ôter le goût & la belle touche, sans qu'il y parut rien de peine ; il les finissoit avec une patience admirable. L'on ne doit pas cependant mal juger de ce long travail ; quand il vouloit aller vite, il peignoit une Tête en deux heures de tems ; c'est ainsi qu'il a fait le Portrait de son Beau-pere, & un Enfant nû, qui est aussi beau que s'il étoit du Vandeick. ”

Le mérite de Palme n'a pas toujours été égal ; il avoit beaucoup baissé dans ses dernieres années ; les Ouvrages qu'il faisoit étoient très-médiocres, eu égard à ceux qu'il avoit faits autrefois ; & l'on ne doit pas attribuer cette inégalité à son âge avancé ; car quoi qu'on le nomme Palme le vieux, pour le distinguer de son Neveu, il n'avoit que quarante-huit ans quand il mourut : ainsi il faut attribuer au seul épuisement du génie de Palme, la cause de la décadence de son goût. L'exemple de ce Peintre doit apprendre aux Artistes, qu'il en est du génie, ainsi que du corps ; qu'il faut lui donner toujours une nouvelle nourriture, qui serve à entretenir, & même à augmenter sa vigueur ; cette nourriture consiste principalement dans la lecture dei bons Livres, qui fournissent des idées nouvelles & rappellent celles qu'on peut avoir perdues ; dans le conseil des Connoisseurs, qui découvrent des défauts, que la rapidité de l'imagination, ou la distraction de

ceux qui travaillent, les empêchent d'appercevoir, dans l'examen perpétuel des Ouvrages des grands Artistes, qui sont d'excellentes leçons, & qui découvrent le chemin qu'ont pris ces Hommes illustres, pour parvenir à ce degré de perfection, où ils ont atteint.

Rigaud fit d'excellentes choses jusqu'à la fin de sa vie ; cependant il faut convenir que sa dernière manière est inférieure à sa première ; la couleur tire un peu sur le violet, & la pâte en est moins moëlleuse ; ajoutons à cela que dans plusieurs de ses derniers Ouvrages, Rigaud a rendu ses contours un peu secs, à force de vouloir finir ses Tableaux.

Quelques belles que soient les Draperies de Rigaud, il seroit à souhaiter que dans plusieurs de ses Ouvrages, sur-tout dans les derniers, elles eussent un peu moins d'éclat ; elle diminuent souvent une partie de l'attention qu'on porte à la tête du Portrait. Le tems corrigera ce défaut qui pourroit être excusé dès aujourd'hui à bien des égards ; car il est bien moins considérable que ne l'ont dit les jaloux de la gloire de ce grand Homme, par la manière dont il a cherché à donner du repos à ces Têtes.

Louis XIV. annoblit Rigaud, & le fit Chevalier de Saint Michel,

§. V.

Palme le jeune, & l'Argiliere.

JACQUES Palme, fût appelle le Jeune ; parce qu'il avoit quatre ans moins que son Oncle ; mais il a beaucoup plus vécu que lui. Il fût élève du Tintoret, dont il a suivi le goût ; il avoit un fort beau génie ; il a composé de fort grands Tableaux d'Histoire, & a fait de très-beaux Portraits ; il y en a quelques-uns à Vienne dans la Galerie de l'Empereur, qui sont peints avec tout le goût possible. Le jeune Palme avoit une touche légère, un beau

coloris ; ses Draperies étoient bien jettées, & ses plis rompus d'une maniere habile. Son Dessein n'étoit pas toujours correct.

L'Argiliere, ainsi que Rigaud, a fait beaucoup plus de Portraits que de Tableaux d'Histoire ; cependant il en a peint plusieurs d'une grande beauté ; il en a fait entr'autres quatre, qui étoient dans son Salon : tous les Amateurs qui ont connu ce grand homme, ne pouvoient assez les admirer. Il y avoit parmi ces quatre Tableaux, un Crucifiment ; cet Ouvrage étoit un Chef-d'œuvre pour la couleur pour le pinceau ; pour le clair-obscur qualités que Largiliere a possédées à un degré éminent, ainsi que l'art d'embellir les femmes. Il est vrai qu'il étoit incorrect quelquefois, & que ses mains n'étoient point dessinées avec la même précision, & la même élégance que celles de Rigaud. Les Draperies de Largiliere sont d'un détail admirable.

Palme le jeune, séduit par l'avarice, quitta sa premiere maniere, qui étoit excellente, pour en prendre une expéditive, & qui se ressentait plus de l'avidité du gain, que de l'amour de la gloire. Aussi voit-on plusieurs de ses Tableaux dans lesquels on trouve, ainsi que dans ceux du Tintoret ion Maître, des Figures strapassées qui s'éloignent de la belle nature, & dans lesquelles on ne peut louer que la liberté de la main qui les a peintes.

Les derniers Ouvrages de Largiliere sont indignes de ceux qu'il fit dans un âge moins avancé. La vieillesse avoit fait sur lui, ce que l'avarice produisit sur Palme le jeune.



ÉCOLE LOMBARDE *ET* BOULONOISE.

§. I.

Le Corége & Mignard.



L est assez singulier que le Corége ayant vécu dans un siècle aussi voisin du nôtre, qu'on débite sur sa vie autant de Fables que sur celle d'Homère. Les uns veulent qu'il soit issu d'une noble & ancienne Famille de Corége, & qu'il ait laissé de grands biens à un fils unique qu'il avoit : les autres, au contraire, le sont fils d'un Laboureur, & soutiennent qu'il a toujours vécu dans

l'indigence. Ils disent que sa mort fut occasionnée parce qu'on lui paya à Parme, deux cens livres en Monnoye de Cuivre, qu'il porta à pied pendant quatre lieues, dans la grande chaleur. La nécessité de soulager sa nombreuse Famille, lui fit faire ce voyage qui lui causa une Pleurésie, dont il mourut.

Quelques Auteurs prétendent que le Corége a été à Rome. L'Abbé de Saint Gelais est de ce sentiment, dans la Description des Tableaux du Palais Royal. *Le Corége, dit-il, pensoit si modestement de son mérite, qu'il ne se crût Peintre ; qu'après que la réputation de Raphaël l'eut fait aller à Rome, où ayant considéré longtems, les Tableaux de ce grand Maître dans un profond silence, tout ce qu'il dit, fût : Anche io son pittore ; M. de Piles a dit la même chose que l'Abbé de S. Gelais : voici ses propres termes. "La renommée de Raphael donna envie au Corége de voir Rome ; il y considéra attentivement les Tableaux de ce grand Peintre, & le long silence qu'il avoit gardé en les voyant, fut interrompu par ces mots : Anche io son pittore, encore suis-je Peintre."* Une foule d'Ecrivains sont d'un sentiment opposé à celui de M. de Piles : & presque tous les Auteurs qui ont écrit la Vie des Peintres, soutiennent que le Corége n'a pas été à Rome, & qu'il a pu voir à Parme assez de Tableaux de Raphael, pour dire ce qu'on lui fait dire à leur sujet. Quoiqu'il en soit de ces deux opinions, il n'en est pas moins certain, que l'Auteur de la Vie des Peintres a tort de dire que M. de Piles & l'Abbé de Saint Gelais *sont tombés en contradiction, quand ils ont fait Venir le Corége à Rome, puisqu'ils avoient dit quelques lignes au dessus, qu'il n'étoit jamais venu dans cette Ville.* Ces Auteurs n'ont point dit que le Corége n'étoit jamais venu à Rome, mais ils ont dit simplement qu'il n'y avoit jamais été avant d'avoir fait tant de beaux Ouvrages que nous admirons ; ainsi ils ont eu raison de prétendre que ce grand homme n'étoit redevable de ses talens, ni à l'Antique, ni aux beaux Tableaux de Rome qu'il n'avoit jamais vûs ; la maniere dont M. de Piles s'explique là-dessus, est si claire, que je m'étonne que l'Auteur qui la critique, qui est un homme d'esprit, & d'un grand jugement, ait pû tomber dans une semblable méprise. *La renommée de Raphael, dit M. de Piles, donna envie au Corége de voir Rome ; il y considéra attentivement les Tableaux de ce grand Peintre ; & le long silence qu'il avoit gardé en les voyant, fut interrompu par ces mots.*

Anche io son pittore. *Cependant tous les beaux Ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors, n'avoient pû le tirer d'extrême misère dans laquelle il se trouvoit, parce que le poids de sa Famille étoit grand, & la récompense de ses travaux fort petite.* Si l'on fait attention que le Corége avoit déjà fait un grand nombre de beaux Ouvrages, quand il considéra à Rome les Tableaux de Raphael : on ne trouve plus aucune contradiction dans ce que M. de Piles a dit quelques lignes au-dessus ; voici les expressions de ce grand Connoisseur. *Les Disciples ajoutant toujours quelques progrès à ce qu'ils ont reçus de leur Maître, il n'y a rien en cela que ce qui arrive ordinairement à tous les Arts ; mais il faut ici admirer & respecter un génie, qui, contre le Cours ordinaire, sans avoir vû ni Rome, ni les Antiques, ni les Ouvrages des habiles gens ; sans Maître, sans protection, sans sortir de son Pays, au milieu de sa pauvreté, & sans autre secours que la Nature & l'affec tion qu'il avoit au travail, a produit des Ouvrages d'un genre sublime, & dans les pensées & dans l'exécution.* Qui ne voit que M. de Piles, parle des excellens Ouvrages que le Corége avoit faits avant d'avoir jamais vû ni l'Antique, ni les Tableaux de Rome ; que tout ce qu'il a dit à ce sujet est véritable, & n'empêcha cependant pas que ce Peintre n'ait pû aller à Rome y voir les Tableaux de Raphael, & dire ce qu'on veut qu'il ait dit. En justifiant M. de Piles sur la contradiction qu'on lui reprochoit, j'ai rendu le même service à M. l'Abbé de S. Gelais : car il s'est expliqué de la même maniere que M. de Piles.

L'origine de la Famille de Mignard n'est point incertaine, ainsi que celle du Corége. Le pere de Mignard s'appelloit More. Henry IV. le voyant avec six de ses freres, tous Officiers bien faits, dit : *Ce ne sont pas là des Mores, ce sont des Mignards* ; le nom, depuis ce tems-là, en resta à la Famille. Mignard fut destiné par son pere à la Médecine ; mais l'amour de la Peinture l'emporta sur la volonté du pere. Cet amour étoit si fort, que, lorsque Mignard accompagnoit le Médecin, auprès duquel on l'avoit mis pour apprendre son métier, au lieu de l'écouter, il dessinoit les attitudes du malade, & de ceux qui le servoient. Sa Famille, voyant une inclination aussi forte, ne voulut point s'y opposer ; & Mignard s'adonna entièrement à la Peinture.

Les pensées du Corége sont élevées ; mais leur élévation ne leur fait rien perdre de cette grâce, qui plaît par une noble simplicité. Il a également bien composé des sujets Galans, & de grands sujets d'Histoire. La Coupole de l'Eglise de Parme, & celle de Saint Jean des Bénédictins, montrent l'étendue de son génie » & combien il a excellé dans les grandes Compositions, & dans la Magie du Plat-fond. Tout le monde peut voir, par les Tableaux qui sont chez le Roi & chez M. le Duc d'Orleans, qu'il n'a pas moins réussi dans les Tableaux de la Fable ; & ce grand homme a également bien entendu l'Histoire, l'Allégorie, & les sujets que les Poètes anciens fournissent aux Peintres, en si grande abondance. Il a divinement peint les Vierges ; il y a plusieurs Saintes Familles de lui, qui sont admirables ; son Tableau, qui représente la Naissance de Notre-Seigneur, & qu'on nomme communément *la Nuit du Corége* est un Chef-d'œuvre.

Mignard, ainsi que Corége, a réussi dans les sujets d'Histoire, & dans ceux de la Fable ; soit qu'il les ait traités en grand, soit qu'il les ait exécutés en petit. Le Dôme du Val-de-Grace est un Chef-d'œuvre pour la composition ; & Mignard a montré dans cet Ouvrage, qu'il avoit un des plus beaux génies qu'il y ait eû depuis le renouvellement de la Peinture. L'Auteur qui a écrit la Vie de Mignard, a eu raison de dire, que le Val-de-Grace n'est pas moins le triomphe de la Peinture, que celui de Mignard. Voici ce qu'il ajoute ensuite. *Jamais production de l'Art ne mérita mieux l'Epithète Italienne, dont il est difficile de faire passer toute l'énergie en notre Langue : Opéra da stupire ; il faut que l'Auteur se soit élevé dans le Ciel par la force de son imagination, pour donner des idées si belles si sublimes.* Ajoutons que, dans ce superbe Ouvrage, la belle touche égale la grande composition ; le seul défaut qu'on puisse y trouver, & dont Mignard n'est point la cause, c'est que ce Peintre ayant voulu retoucher dans quelques endroits ce Plat-fond au Pastel, le ton de couleur naturel a été altéré par le tems, & ces endroits tirent sur le violet. Au reste, je crois devoir remarquer que le tems a encore plus maltraité la Coupole de la grande Eglise de Parme ; cependant on y voit encore dans plusieurs endroits des marques sensibles qu'elle a été coloriée d'une maniere admirable.

Les Ouvrages que Mignard a peints à S. Cloud, sont des preuves convaincantes qu'il a scû, ainsi que le Corége, traiter également bien les sujets de la Fable & ceux de l'Histoire. Les Peintures de S. Cloud parurent si belles à Louis XIV, Prince, dont le bon goût pour les Arts ne peut être revouqué en doute, qu'après avoir considéré plus d'une heure les différentes beautés de la Galerie du Salon, il ne pût s'empêcher de dire à Madame : *je souhaite fort que les Peintures de ma Galerie de Versailles répondent à la beauté de celles-ci.* En effet, il faut convenir que les Ouvrages que Mignard a peints à S. Cloud sont d'une grande beauté. Malheur à ceux qui sont ignorans pour ne pas en être charmés, ou assez prévenus par leurs préjugés pour chercher à les dépriser.

On loue dans les Ouvrages du Corége la fraîcheur, la force du coloris, la vérité & l'excellente maniere d'empâter les couleurs, & la fonte de ses mêmes couleurs. Mignard a eu les mêmes qualités il les a portées dans ses Ouvrages à un degré sublime ; l'on peut aisément se convaincre de la ressemblance des talens de ces deux grands Artistes, en consultant leurs Tableaux, qui font-dans les Salons du Luxembourg. On en verra quatre de Mignard, dans lesquels on trouvera un fini précieux, une fonte de couleur admirable, un coloris frais & vigoureux : &, si parmi ses quatre Tableaux, on examine bien attentivement le plus grand, qui est une Vierge & l'Enfant Jesus ; & qu'on aille ensuite considérer avec la même attention, le grand Tableau du Corége représentant un Satire qui regarde une Femme qui dort, & qui a un amour auprès d'elle, on verra que Mignard, ayant quelquefois fondu, empâté & colorié comme le Corége, a encore dessiné plus correctement que lui : car, quoique cet Artiste Italien ait dessiné avec goût, cependant ses contours ne sont pas corrects. Il est vrai que la grace a réparé ce qui lui a manqué du côté du Dessein ; mais si Mignard a eu, en général, moins de grâce, il a eu plus de correction. Au reste j'accorde à Mignard la correction, eu égard au Corége : car comparé aux Raphael, aux le Sueur, aux Caraches, aux le Brun, il n'a pas toujours été correct.

J'ai fait l'éloge des Vierges du Corége ; Mignard en a peint à Rome plusieurs que les Italiens appellent des Mignardes, pour marquer leur délicatesse ; elles sont remplies de grace. Ce Peintre a fait plusieurs

Ouvrages dans quelques Eglises de Rome, entr'autres un Tableau dans l'Eglise de Saint Antoine, représentant ce Saint, auquel je renvoye les Italiens qui voudront juger sans prévention, pour sçavoir si Mignard a fondu, colorié & empâté assez bien, pour que ses meilleurs Tableaux ; car je ne parle que de ceux où il a excellé ; puissent être comparés à ceux du Corége, la grâce à part : car je conviens, pour me servir des termes de M. de Piles, que jamais Peintre ne la eue, avec tant de plénitude, que le Corége.

§. II.

Parmesan & Noel Coypel.

FRANÇOIS Mazzoli fut appelle Parmesan, parce qu'il étoit né à Parme. On dit qu'il aima si fort son Art, que, comme un autre Protogène, il l'exerça pendant le Sac de Rome en 1527. Il étoit enfermé dans cette Ville, & y travailloit tranquillement, pendant que l'armée de Charles-Quint la mettoit au pillage, quelques Soldats qui le trouverent peignant, furent surpris de sa tranquillité & le laisserent continuer ; il ne lui en couta que quelques Desseins que prit un d'entr'eux qui aimoit la Peinture. Une nouvelle bande de Soldats, qui succeda. bientôt à cette premiere, ne fut point aussi généreuse elle fit Prisonnier le Parmesan, & il fut obligé de racheter sa rançon.

Le Parmesan étudia beaucoup les Ouvrages de Raphael & ceux de Michel-Ange pour le Dessein ; & des deux différentes manieres de ces grands Peintres, il s'en forma une troisième, qui étoit d'un grand goût. Il imita aussi le Corége en bien des choses ; & il a mieux colorié que les deux grands Peintres qu'il avoit pris pour modèle dans le Dessein.

Noël Coypel forma son goût sur celui du Raphael François, & l'on voit dans ses Ouvrages que le Sueur lui revient dans toutes ses Compositions : il

a fort bien colorié ; & ses Tableaux, qui sont en grand nombre dans les Eglises de Paris & dans les Maisons Royales des Tuilleries & de Versailles, montrent les talens supérieurs de ce Peintre.

M. de Piles remarque que le Parmesan n'avoit pas l'esprit d'une grande étendue & que l'attention qu'il donnoit à ses Figures en particulier, diminuoit beaucoup celle qu'il devoit à l'expression de ses Figures en général, ses pensées d'ailleurs étoient assez communes, & l'on ne voit pas qu'il ait pénétré bien avant dans le cœur de l'homme ni dans les passions de l'ame ; mais bien que la grace, qui est dans ses Ouvrages, né soit que superficielle, elle ne laisse pas de surprendre les yeux par beaucoup de charmes. Il donnoit beaucoup de grace à ses attitudes, aussi-bien qu'à ses têtes ; & son peut voir par ses Ouvrages, qu'il cherchoit plutôt à plaire par cet endroit, qu'il n'étoit occupé de la véritable expression de son sujet. Il consultoit peu la Nature, qui est la mere de la diversité, ou il la réduisoit à l'habitude qu'il avoit contractée, gracieuse à la vérité ; mais qui tomboit en ce qu'on appelloit maniere. Il est certain que le Parmesan a souvent réitéré les mêmes airs & les mêmes proportions : on peut en voir un exemple dans les deux Tableaux qui sont gravés dans le Cabinet de M. de Boyer d'Aiguilles ; mais on peut dire que ce qui a fait plaisir une fois dans les Ouvrages du Parmesan, le fait encore par tout où il se trouve.

Noël Coypel a eu l'esprit d'une grande étendue, ses pensées sont sublimes, & son voit qu'il a pénétré bien avant dans le cœur de l'homme. Il connoissoit à fond les passions de l'ame. Ses têtes sont dans le goût antique, & ses expressions son fortes, sans être outrées. On voit, avec éclat, toutes ces grandes qualités, dans quatre sujets de l'Histoire Greque & Romaine, que Noël Coypel fit à Rome, pour être dans le Cabinet du Conseil à Versailles. Ces quatres Tableaux avant d'être envoyés en France, furent exposés à la Rotonde avec un applaudissement général. Voici le sujet du premier, tiré de Plutarque : *Quand Solon eut publié ses Loix dans Athènes, il étoit tous les jours importuné d'une foule de gens qui étoient chez lui pour les louer ou pour les reprendre, pour le prier d'ajouter ce qui leur étoit venu dans l'esprit, ou pour l'obliger d'en retrancher ; la plupart*

même l'interrogeoient sur chaque Article, & vouloient qu'il les leur expliquât & leur en marquât le sens.

Le second Tableau représente Ptolomée Philadelphie Roi d'Egypte, qui donna la liberté aux Juifs qui étoient prisonniers dans ses États.

On voit dans le troisième Tableau, l'Empereur Trajan, qui donne des Audiences publiques aux Romains.

Le quatrième, qui n'est pas moins beau que les trois autres, représente l'Empereur Sévere, qui fait distribuer du bled au Peuple Romain dans un tems de samine. Ces Tableaux sont dignes d'être placés à côté de ceux que le Poussin a composés avec le plus de soin, & qui lui ont acquis le titre de *Peintre des gens d'esprit* ; il y a même dans ces Tableaux une couleur bien plus vigoureuse que dans celle du Poussin.

Le Parmesan a fait quelquefois des Figures un peu Gigantesques ; il y en a quelques-unes, dans certains Ouvrages de Coypel, qui ont un peu de roideur.

Le Parmesan a fait de fort beaux Paysages dans ses Tableaux ; Coypel a orné les fonds des siens d'Architecture, qu'il a fort bien exécutée, & qui leur donne un grand éclat.

Le Parmesan mourut pauvre, malgré ses talens supérieurs. Noel Coypel sût mieux profiter des siens ; il devint Directeur de l'Académie après la mort de Mignard, & Louis XIV. lui donna mille écus de Pension.

§. III.

Annibal Carache & le Bourdon.

LES trois Caraches, Louis qui fut le Cousin, le Maître, en suite l'Emule d'Augustin & d'Annibal, ont eu tous les trois des talens supérieurs, & méritent d'être placés parmi les plus grands Peintres ; mais

comme ils ont eu, à peu de chose près, la même manière, je me contenterai de parler d'Annibal Carache ; puisque ce que je dirois des autres, pour le goût du Dessein, des Draperies & de la Couleur, ne seroit qu'une répétition. M. de Piles a judicieusement remarqué que la petite différence que l'on apperçoit dans la manière des Caraches, ne vient que de la diversité de leur temperament.

Louis avoit moins de feu, plus de grandeur & de correction ; Augustin plus de gentillesse ; & Annibal plus de fierté & de singularité dans ses pensées, plus de profondeur dans le Dessein, plus de vivacité dans l'expression, & plus de fermeté dans l'exécution.

Annibal Carache a dessiné d'un grand goût ; cependant sa manière est trop chargée, ses Femmes sont quelquefois Gigantesques, & deviennent par-là peu agréables ; comme on peut le voir par l'Andromède, peinte dans la Galerie Farnese,

Les Contours de ses Figures d'Hommes sont d'une grande fierté, mais ils sont quelquefois un peu trop prononcés, & pèchent par n'être pas assez fondus, Un grand Connoisseur qui reproche ce défaut au Carache, remarque qu'il a été commun presque à tous ceux qui ont correctement dessiné : *Ils ont crû, dit M. de Piles, qu'ils perdroient le fruit de leurs travaux, s'ils laissoient ignorer au monde à quel point ils possédoient cette partie, & qu'on leur pardonneroit assez tout ce qui leur manque d'd'ailleurs, quand on seroit content de la régularité de leur Dessein. Ils ont eu si peur qu'elle n'échappât aux yeux, qu'ils n'ont point eu de scrupule de les offenser par la crudité de leurs Contours.*

Le Bourdon a dessiné avec beaucoup de feu & de facilité. La Nature lui avoir donné une si grande disposition pour la Peinture, qu'à l'âge de 14. ans, il peignit à fresque le Plat-fond de la Sale d'un Château. Cependant, malgré cette disposition étonnante, & un voyage de trois ans à Rome, le Bourdon a été peu correct dans les extrémités de ses Figures.

Annibal Carache a eu un goût de couleur très-médiocre ; ses ombres sont trop noires, & ses clairs tirent un peu sur le violet : il a eu une très – foible connoissance du clair-obscur, ce qui paroît évidemment dans la Galerie qu'il a peinte au Palais Farnese. En vain, pour excuser la foiblesse de son

coloris, les Admirateurs outrés des Artistes Italiens, disent qu'il faut attribuer au tems, les défauts qu'on y découvre : nous répondons à cela deux choses ; la première, que nous avons déjà prouvée par l'exemple du Titien & du Corége, que les Tableaux bien coloriés, au lieu de devenir noirs & violets, prennent un ton doré ; la seconde, c'est qu'un Juge impartial, & le plus grand Connoisseur de l'Europe, convient que le Carache a été un très-médiocre Coloriste. *Malgré l'estime, dit-il, qu'il avoit pour les Ouvrages du Titien & du Corége, fort coloris n'est guères sorti de la voye commune. Il n'a pas pénétré dans l'Artifice du clair-obscur & ses couleurs locales ne sont pas bien précieuses. Ainsi ce qui se trouve de bon dans ses Tableaux, touchant le coloris, n'est pas tant l'effet des principes de l'Art, que des bons momens de son génie, ou des réminiscences du Titien & du Corége.*

Le Bourdon a excellé dans la partie du coloris ; ses couleurs locales sont d'un grand goût & d'une fraîcheur admirable : c'est ce qui l'a fait appeller un second Corége, Coregius alter. Son pinceau est d'une facilité admirable ; il sçavoit se servir parfaitement de la Magie du clair-obscur, & l'on voit, avec un plaisir, mêlé d'admiration, avec quel avantage il l'a employée dans le célèbre Tableau qu'il a peint à Nôtre-Dame, qui représente le Martyre de Saint Pierre : cet Ouvrage est un des plus beaux qui ait été exécuté depuis le renouvellement de la Peinture.

Le Bourdon avoit un génie plein de feu, quelquefois même sa trop grande vivacité devenoit nuisible. Il a fait des Tableaux, où, à force d'être singulier » il est devenu bizarre. Cependant ce nest pas dans ses plus grands Ouvrages où il a donné dans ce goût un peu sauvage : car la belle Galerie qu'il a peinte à l'Hôtel de Bretonvilliers, au jugement des plus sévères Critiques, est un Ouvrage digne des premiers tems.

Annibal Carache étoit extrêmement ignorant, il n'avoit point étudié ; sans aucune teinture de Belles – Lettres, il donnoit toute son attention à l'exécution de la Peinture ; cependant ses compositions sont toujours sages ; & le bizarre n'est jamais chez lui allié au sublime, ainsi que chez le Bourdon, parce que pour suppléer au défaut de son génie, il se servoit du secours de son frere Augustin, de celui de Monseignor Aguequi ; en sorte

qu'il s'approprioit les lumieres de ces deux personnes, & qu'avec un génie médiocre, il a fait des choses aussi sublimes que le Bourdon, & n'est point tombé dans ces défauts. Bel exemple pour les Peintres, qui se défiant de leur génie, ont la prudence de se servir sagement du secours des personnes, qui peuvent leur donner ce qui leur manque pour aller à l'immortalité.

Le Carache fut très – mal récompensé de ses peines. Le Comte Malvasi nous a conservé une lettre, par laquelle il paroît que ce grand Peintre, en travaillant à la Galerie du Palais Farnese, n'avoit que dix écus par jour, quoiqu'il méritoit, par le travail qu'il faisoit, d'en gagner plus de mille, & qu'il travailloit toute la journée comme un cheval qui tire la charue. Il est aisé de voir cette Lettre dans l'Ouvrage de ce Connoisseur Italien, & qui ne s'est point fait un scrupule de juger sa Nation avec intégrité & sans humeur partielle. Cet exemple du mérite & du talent mal récompensé, est souvent répété en Italie, & ne fait guères honneur aux Italiens. Je ne m'étonne pas si aujourd'hui les gens qui se distinguent parmi eux, soit dans la Peinture, fait dans la Musique, quittent leur Patrie, pour aller à Berlin, à Londres, à Madrid. Je suis bien persuadé que, si Carle Van-Loo avoit été traité à Paris, comme le Carache à Rome, il n'auroit pas hésité de quitter son pays, & de prendre douze mille francs de Pension du Roi de Prusse, ses Ouvrages payés à part, ce qui lui auroit rapporté en tout, plus de trente mille livres, sans être obligé à d'autres frais qu'aux couleurs qu'il eut employées à ses Tableaux.

Le Bourdon nâquit pauvre, & mourut Recteur de l'Académie Royale, avec du bien qu'il avoit amassé.

Annibal a eu un excellent goût pour le Paysage, ses Arbres sont d'une forme exquise & d'une touche légère.

Le Bourdon a fait dès Paysages qui ont attiré, je ne dis pas le suffrage, mais l'admiration de tous les Connoisseurs. On y voit des effets, qui, par leur singularité, n'en sont que plus piquans, & qui sont exécutés d'une maniere aussi ingénieuse que facile.

§. IV.

Le Dominicain & Jouvenet.

LES Lecteurs se seront aisément apér-çus que lorsqu'il s'agit de louer un Artiste Italien, je n'emprunte le secours de personne ; il n'en est pas de même de blâmer, je cherche à appuyer ce que je dis, de l'autorité des plus grands Connoisseurs : au contraire, lorsqu'il faut condamner quelques défauts dans un Peintre François, je n'ai recours à l'autorité de personne, je prononce hardiment son Arrêt ; mais s'il faut le louer, j'aime mieux faire parler ceux qui ont rendu justice à ion mérite. La raison de ma conduite est fort aisée à comprendre, & je crois que la plûpart de mes Lecteurs l'auront devinée aisément. Je dirai ici, pour ceux qui auroient pû ne pas la sentir, que ce qui m'a fait agir de la sorte, est pour mettre, dans la plus grande évidence, l'impartialité des jugemens qu'on trouvera dans cet Ouvrage. Je suis François, & je n'ai à y garantir que les louanges que je donne aux Italiens, & les Critiques que je fais des François. Si, après cela on dit que le préjugé de la Nation m'a séduit, on sera bien mal fondé à me faire ce reproche ; au reste je place cette Réflexion dans cet Article, parce qu'ayant à condamner le Dominicain en plusieurs choses, je laisserai parler M. de Piles.

Le Dominicain avoit reçu de la Nature un génie lourd & tardif ; il n'a dû les connoissances qu'il a acquises, qu'à sa seule opiniâtreté dans le travail. *Son esprit, dit un fameux Critique, enveloppé comme un Ver à soye dans sa coque, après avoir long-tems travaillé dans une espèce de solitude, se sentant développé des filets de l'ignorance, & échauffé par l'activité de de ses pensées, prit l'effort & se fit admirer, , non-seulement des Caraches, qui*

l'a voient soutenu, mais encore de leurs Disciples, qui avoient tâchés de le rebuter... Il est cependant très-vray-semblable que les parties de la Peinture, que le Dominiquain possédoit, étoient une récompense de ses fatigues, plutôt qu'un effet de son génie.

Jouvenet nâquit Peintre, & la Nature lui prodigua, avec profusion, les dons qu'elle avoit refusés au Dominiquain. A l'âge de dix-sept ans, ayant quitté à Rouen son pere, Peintre très-médiocre, il vint à Paris, où, aidé de son seul génie & de la facilité naturelle qu'il avoit, il parvint au point, dans un âge Peu avancé, de réunir en lui presque toutes les principales parties de la Peinture. Il n'avoit que vingt-neuf ans, quand il fit, pour l'Eglise de Nôtre-Dame, le sameux Tableau de la Guérison du Paralitique, qui fait l'admiration de tous les Connoisseurs. Jouvenet étoit né pour les grandes Compositions ; son génie plein de feu lui fournissoit abondamment de quoi donner de la grandeur aux sujets les plus simples ; il a également bien traité l'Histoire, la Fable, les sujets Saints & les prophanes. Il employoit l'Allégorie avec beaucoup d'esprit. Il a souvent place dans ses grands Tableaux, & dans ses excellens Plat-fonds, des Episodes avec toute la sagesse & la convenance, qu'auroit pu le faire dans un Poème le Poète le plus éclairé.

Le Dominicain a eu un grand goût pour donner à toutes ses Figures, l'air de tête qui leur convient, il a fort bien peint les passions de l'ame, & il est étonnant qu'avec le génie pesant qu'il avoit, il ait si bien connu les mouvemens de l'ame. Il a dessiné d'une très-grande correction. Il a beaucoup approché de la perfection de Raphael dans cette partie ; mais il a encore marqué les contours plus séchement que ce grand Peintre, & n'a pas eu autant de noblesse & de grace que lui.

Jouvenet à dessiné correctement & d'une grande maniere ; il est vray qu'on peut lui faire le même reproche qu'au Carache, & l'accuser d'être un peu trop chargé : & ce reproche est encore plus considérable en tombant sur lui, parce qu'il n'est point aussi élégant que le Carache, dont les Contours d'une fierté admirable cachent une partie des défauts des Figures qu'il a trop chargées. Les expressions de Jouvenet sont vives ; ses airs de têtes, dessinés d'une façon admirable, marquent avec la plus grande force), & la

vérité la plus exacte, les passions de l'ame ; c'est ce qu'on peut voir par les quatre grands Tableaux qui occupent toute la Nef de l'Abbaye de Saint Martin, si l'on en excepte le Chœur, & dans quelques autres grands Ouvrages qu'il a peints dans plusieurs Eglises de Paris.

M. de Piles dit, que le Dominicain *a eu un assez bon choix d'attitudes, mais qu'il a très-mal entendu la collocation des Figures, & la disposition du tout ensemble*. On peut voir par le Tableau du Dominicain, représentant Armide & Renaud, & par celui où ce Peintre a peint Thimoclée en présence d'Alexandre, que le reproche de M. de Piles n'est pas sans fondement. Ces deux Tableaux sont exposés dans le Salon du Luxembourg. Ajoutons encore à ces deux exemples un troisième. L'on regarde le Tableau que le Dominicain a peint, Dieu porté sur des Anges, chassant Adam & Ève du Paradis Terrestre, comme un des plus beaux morceaux qu'il ait fait, & il faut convenir qu'il y a dans cet Ouvrage, des choses admirables pour le Dessein, pour les airs de têtes, & même pour la grandeur des pensées. Je doute qu'il y ait rien de plus sublime en Peinture, que le Groupe d'Anges qui soutient la Figure du Pere Éternel, & cette même Figure du Pere Éternel, dans laquelle on voit que l'esprit du Peintre s'est élevé vers Dieu, autant qu'il est possible à l'esprit humain d'y parvenir ; mais les Figures d'Adam & d'Ève, quoique dessinées parfaitement bien, ne répondent point à la grandeur du reste du Tableau. Elles ont très-peu de noblesse ; & la simplicité que le Peintre leur a donnée, tire un peu vers la bassesse ; & celle d'Ève n'est point disposée : car elle n'est point naturellement frappée de l'éclat de la Majesté Divine ; elle reste tranquillement assise. Au reste le Tableau dont je parle, est dans le Cabinet du Roi, & sera, sans doute, comme les autres, exposé à son tour, dans les Salons du Luxembourg.

Jouvenet a parfaitement bien disposé ses Figures ; elles sont placées sur le plan, sur lequel elles doivent être ; leur attitude est naturelle aux passions de l'ame, dont le Peintre a voulu qu'elles fussent agitées ; leur contraste est bien imaginé, & l'on diroit qu'elles sont toutes en mouvemens.

Un Auteur Moderne François, ayant copié apparemment trop fidèlement les Écrivains Italiens, & s'étant fié aux éloges qu'ils donnent à leurs Compatriotes contre lesquels un sage Critique doit être toujours en garde, a

avancé que le Dominicain *étoit grand Coloriste*. Je ferois presque tenté de croire que cette décision est une faute d'impression, & que l'Imprimeur a mis grand à la place de *médiocre* ; je dis *médiocre*, parce que j'avoue naturellement, que je ne vois pas que le coloris du Dominicain, quoique foible, & tirant sur le noir dans les ombres, soit aussi mauvais, que le dit M. de Piles. Mais si ce Critique est un peu trop sévère, il faut avouer qu'il est cependant infiniment plus juste, que l'Auteur que je condamne. Pour voir que le Dominicain n'a pas été grand Coloriste, on n'a qu'à considérer, je ne dis pas les deux Tableaux qui sont au Luxembourg, & dont je viens de parler ; car ceux-là, surtout celui d'Armide & de Renaud, sont plus que médiocres pour la couleur : mais je parle de tous ceux qui sont au Palais Royal, parmi lesquels il y en a d'infiniment mieux coloriés ; de même que celui qui est au Luxembourg, qui représente un Concert de Musique, dont le coloris est bien meilleur que celui des deux autres : cependant on ne peut pas dire que ces Tableaux sortent de la main *d'un grand Coloriste*. Au reste, comme M. de Piles condamne plusieurs autres choses dans le Dominicain, je rapporterai ce qu'il dit au sujet de ces choses, & du coloris de cet Artiste. *Les Draperies du Dominicain sont très-mauvaises, très-mal jettées, & d'une dureté extrême ; son Paysage est du goût du Carache, mais exécuté d'une main pesante ; ses carnations donnent dans le gris, & tiennent peu du caractère de la vérité ; son clair-obscur est encore plus mauvais. son pinceau pesant, & son Ouvrage fort ; sec.* Remarquons encore ici, que le même Auteur, qui est contraire à M. de Piles au sujet du Dominicain, lui est encore opposé en ce qui regarde le Paysage : car il prétend que cet Artiste étoit *très-bon Paysagiste* ; & M. de Piles remarque avec raison, que les Paysages du Dominicain, sont exécutés d'une main pesante ; pour s'en convaincre, on n'a qu'à les examiner avec quelque attention : car ce défaut est si frappant, qu'il n'en faut pas une grande. M. l'Abbé de S. Gelais a parlé comme M. de Piles : je rapporterai ici son sentiment ; puisque c'est une nouvelle condamnation de l'Auteur que je critique.

Les attitudes du Dominicain, dit M. l'Abbé de S. Gelais, étoient bien choisies ; mais il entendoit mal la disposition du tout ensemble ; ses

Draperies sont mal jettées ; son Paysage tient du Carache, sans être léger & ses carnations donnent dans le gris.

Jouvenet a fort bien fait les Draperies & les a parfaitement jettées ; les plis en sont de grand goût. Il a excellé dans le clair-obscur ; l'on voit dans ses Tableaux des effets admirables, par la grande intelligence qu'il en a eue. Son coloris tiré trop sur le jaûne.

Le même Auteur qui a érigé le Dominicain en grand Coloriste, prétend aussi que les beaux Tableaux de Jouvenet sont exempts de ce défaut ; mais nous nions cela, & après l'avoir condamné de louer mal-à-propos un Artiste Italien, nous lui faisons le même reproche au sujet d'un François ; & pour lui prouver que Jouvenet a trop donné dans le jaûne, dans ses plus beaux Tableaux, ainsi que dans les autres, nous le renvoyons à la considération des quatre Tableaux de l'Eglise S. Germain, il y verra évidemment que le coloris de Jouvenet tire trop sur le jaûne, même dans ses meilleurs Ouvrages.

Les Editeurs du Dictionnaire de Moreri, de l'Édition de 1725, ont dit bien des sottises au sujet de Jouvenet ; mais il y en a tant d'autres dans cet Ouvrage, que ce seroit perdre son tems que de vouloir en relever une.

Jouvenet n'a fait qu'un seul Eleve ; c'est Monsieur Restout son neveu : il vit encore ; ainsi nous n'en parlerons point quoiqu'il soit digne de son Maître, & qu'il ait enrichi nos Eglises d'un grand nombre d'excellens Tableaux, où la correction du Dessein est jointe à l'excellente Composition. Nous suivrons la loi que nous nous sommes imposée, & nous n'en dirons rien de plus.

§. V.

Michel-Ange de Caravage &

le Valentin.

LES comparaisons feroient courtes & bien uniformes, si l'on trouvoit toujours des Peintres qui se ressemblassent autant par leur talens, que ces deux-ci.

Michel-Ange de Caravage a eu une maniere fort vraie, & qui fait un grand effet : il a eu peu de grâce ; mais le charme de la couleur, s'y joignant avec la fierté du pinceau, & le relief que donnent les ombres tranchantes, la rendent d'une force surprenante. Il n'est pas surprenant qu'elle ait eu & qu'elle ait encore aujourd'hui beaucoup de pouvoir sur les yeux les plus éclairés. M. de Piles remarque, qu'elle a presque entraîné l'École des Caraches, sans parler du Guerchin qui ne l'a jamais abandonnée. Le Guide & le Dominicain ont été tentés de la suivre, & l'ont même suivi dans leur première maniere. M. de Piles croit que la seule chose qui en a dégoûté ces deux grands Artistes, c'est le goût peu noble du Dessein qui s'y trouve attaché, & le choix de salumière toujours le même dans, toutes sortes de sujets. Rubens estimoit beaucoup la maniere du Caravage, quoiqu'il ne l'ait point suivie, il en avoit profité en la mitigeant beaucoup. Il appelloit son *Maître* un Tableau de cet Artiste, qui est aux Dominicains d'Anvers.

Le Valentin a suivi exactement le Caravage, & jamais Disciple n'a mieux imité son Maître. Il faut pourtant remarquer que ses Tableaux ne sont point aussi noirs que ceux de l'Artiste Italien.

Le Caravage a réussi dans le coloris, ses couleurs locales sont extrêmement recherchées. M. de Piles le loue de ce que, par une belle intelligence de lumières, jointe à une exacte variété de teintes fondues les unes dans les autres, sans être corrompues, *ni* tourmentées par le pinceau, il a su donner une étonnante vérité à ses Ouvrages.

On trouvera toutes ces qualités avec éclat, dans les Ouvrages du Valentin, si l'on considère les quatre beaux Tableaux de lui, qui sont exposés dans les Salons du Luxembourg. Le premier représente le Jugement de Salomon ; le second, Daniel confondant les Veillards ; le troisième, Judith tenant la tête

d'Holopherne ; & le quatrième, une Bohémienne disant la bonne aventure à un Cavalier. Il y a encore plusieurs Tableaux du Valentin, entr'autres, celui qui représente un Concert de Musique : comme il est un peu moins noir que le Caravage, & que les têtes en sont d'un vray admirable, on le prendroit pour un beau Guide de la premiere maniere.

Le Caravage a fort bien entendu le clair-obscur, ses Draperies sont vraies : car il faisoit tout d'après nature ; mais elles sont mal jettées.

Le Valentin a connu, ainsi que son Maître, le clair-obscur, & l'a employé avec beaucoup d'Art ; ses Draperies, sans être d'un grand goût, sont mieux jettées que celles de l'Artiste Italien.

Le Caravage ne dessinoit jamais d'après l'Antique, il travailloit d'après les modèles que le hazard lui offroit ; c'est ce qui a rendu son Dessein d'un mauvais goût, n'ayant pas assez de sçavoir pour bien choisir & pour corriger la Nature. Il appelloit ses *Antiques*, les Gueux & les Mandians qu'il dessinoit. Quelqu'un lui montrant un jour des belles figures, voyez, dit-il, en montrant aux gens qui étoient avec lui, combien la Nature m'a donné de belles Antiques ; en même tems il entra dans un Cabinet, & y peignit admirablement une Bohémienne.

Quoique le Valentin n'ait pas eu un goût de Dessein bien élégant & bien correct, il a cependant surpassé son Maître dans cette qualité ; c'est ce qu'on peut voir dans le Tableau qu'il a peint dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome, représentant le Martyre de Saint Protas & Saint Martian, ou il s'est bien élevé, pour la noblesse du Dessein, au-dessus du Caravage.

Ces deux Peintres, qui ont eu tant de ressemblance dans leur talens, en ont aussi dans leur mort, ayant fini leur jour tous deux d'une maniere funeste. Le Caravage, en retournant de Sicile à Rome, ayant été pris en débarquant pour un autre homme auquel il ressembloit, fût arrêté par les Gardes Espagnoles, & conduit en prison ; en reconnut qu'on s'étoit trompé, on lui donna la liberté ; il retourna au Bâtiment sur lequel il étoit venu, & trouva qu'on lui avoit enlevé tout son bagage. Accablé de chagrin il se remit en chemin, pendant la plus grande chaleur ; il arriva avec, bien de la peine à *Porto Ercole*, où la fièvre l'emporta âgé de quarante ans.

Le Valentin périt presque aussi misérablement : comme il faisoit fort chaud, il se baigna dans une Fontaine ; son sang se figea, & peu de tems après son imprudence lui causa la mort.

Nous avons dit que le Guerchin suivit toujours, ainsi que le Valentin, la maniere du Caravage ; nous remarquerons ici que cet Artiste dessina beaucoup mieux que son Maître & que le Valentin. De tous les Peintres qui ont suivi exactement le Caravage, aucun n'a eu autant de merite, comme il est aisé de le voir par le beau Tableau représentant le Martyre de Sainte Pétronille, qu'il a peint dans l'Eglise de S. Pierre de Rome, & qui est, sans contredit, un des plus beaux qu'il y ait dans cette superbe Eglise.

L'Espanolet, qui peignit long-tems à Naples, suivit aussi la maniere du Caravage. Il s'est beaucoup plû à peindre des sujets tristes.

§. VI.

Guide (René) & le Poussin.

LE Guide fut d'abord Eleve des Caraches ; car ce qu'il avoit appris chez un nommé Denis Calvart Flamand, ne doit pas être mis en ligne de compte. Il fit de grands progrès sous la direction de Louis, ayant plus eu de goût pour lui que pour les autres Caraches : étant allé à Rome, il s'appliqua à dessiner d'après les Ouvrages de Raphael, & suivit pour le coloris la maniere du Caravage ; mais dans la suite il la quitta, & il en prit une qu'il crut plus propre à plaire à tout le monde ; il se détermina à une maniere claire, que les Italiens appellent vague. Il fit dans cette nouvelle maniere plusieurs fort beaux Tableaux, quoique plus foibles de couleur que ceux de sa premiere. Enfin s'étant accoutumé peu à peu à cette foiblesse, il négligea ses carnations. M. de Piles dit, *que les voulant faire plus delicates, il donna dans un gris, qui alla jusqu'au livide.*

Le Poussin eut d'abord une maniere assez sorte, & l'on remarque que ses premiers Tableaux sont bien peints, d'un meilleur. goût de couleur que les autres dans la suite. Dans les commencemens de sa seconde maniere, il fit encore des Ouvrages assez bien coloriés ; mais dans les fuites il négligea totalement la couleur, il devint gris à un tel point, que ses Tableaux paroissent sans force & sans effet on peut voir dans les Tableaux que nous avons de lui à Paris, des preuves évidentes de la chute de son coloris par son changement de maniere. Dans le Palais Royal parmi un grand nombre de ses Tableaux on en voit quelques-uns de la premiere maniere bien coloriés : il y a dans la premiere Sale du Luxembourg, où les Tableaux du Roi sont exposés, trois Ouvrages faits dans les commencemens de sa seconde maniere, où il y a encore un reste de couleur. L'un représente la Peste ; l'autre, l'Enlèvement des Sabines ; le troisième, la Manne dans le Désert. On aperçoit que le Poussin, en les peignant, avoir un foible souvenir des Ouvrages qu'il avoit copiés d'après le Titien ; les Tableaux, au contraire, qui sont dans la seconde Sa le sont très gris ; l'un représente une Femme nue, couchée avec des enfans ; c'est un Bacanale ; & dans l'autre, le Peintre a composé le Triomphe de Flore.

Le génie du Guide n'étoit ni bien vif, ni bien étendu ; il ne réussissoit pas également dans toutes sortes de sujets. Comme il avoit plus de noblesse, de douceur & de grace, que de force & de fierté ; les sujets de Dévotion & de tendresse lui convenoient mieux que les autres. Il a dessiné correctement & avec grace.

Le Poussin avoit une vaste imagination, qui lui fournissoit en abondance des idées sublimes pour tous les différens sujets. Il a également traité le gracieux, le politique, le tendre & le terrible ; on peut en voir des preuves tous les jours dans les Tableaux du Luxembourg, dont je viens de parler. Il est pourtant vrai que son génie le portoit plutôt dans un caractère noble, mâle, sévère, que dans le gracieux. Quant à son Dessein, il est aussi beau & aussi correct que celui de Raphael ; je n'ose dire, que celui de l'Antique. Je laisserai, sur ce sujet, parler M. de Piles. *Il est vrai, dit-il, que le Poussin avoit tellement étudié toutes les beautés de l'Antique, l'élégance, le goût, la correction, & la diversité des proportions ; les expressions,*

l'ordre de Draperies ; les ajustemens, la noblesse, le bon air de tête ; les manieres d'agir, la coutume des tems & des lieux ; & enfin tout ce que l'on peut voir de beau dans ces restes de Sculpture antique, que l'on ne peut assez admirer l'exactitude avec laquelle il en a enrichi ses Tableaux. Il auroit pû, comme Michel-Ange, surprendre le jugement du public ; celui-ci fit la Statue d'un Cupidon, & après en avoir cassé les bras qu'il retint, il enterra le reste de la Figure dans un endroit, où il sçavoit qu'on devoit fouiller ; & cet Ouvrage y ayant été trouvé, tout le monde le prit pour antique ; mais Michel-Ange ayant présenté à son tronc les bras qu'il avoit réservés, convainquit de prévention tous ceux qu'il avoit trompés ; on peut croire avec autant de raison, que si le Poussin avoit peint à fresque sur un morceau de muraille, & qu'il en eut retenu quelque partie, il auroit laissé sacilement croire que sa Peinture étoit l'Ouvrage de quelque fameux Peintre de l'Antiquité,

Les airs de têtes du Guide sont aussi beaux que ceux de Raphael, soit par la correction du Dessein, soit par la finesse de l'expression. Un grand Connoisseur prétend que ce qui fait le mérite des têtes du Guide, consiste non-seulement dans la régularité des traits, mais encore dans un air précieux qu'il a donné aux bouches avec une certaine modestie qu'il a mise dans les yeux.

Le Poussin a vivement exprimé les passions de l'ame ; cependant on peut lui reprocher qu'il est souvent tombé dans des répétitions trop sensibles d'air de têtes & d'expressions. Il avoit contracté ce défaut par le peu de soin qu'il prenoit de consulter la Nature, qui est la source de la variété. C'est encore par cette raison, que le nud de ses Figures, sur-tout dans ses derniers Ouvrages, tient beaucoup de la Pierre peinte, & porte avec lui plutôt la dureté du Marbre, que la délicatesse de la chair, qu'on doit, à l'exemple de Vandeick & des Rubens, peindre pleine de sang & de vie.

Les Draperies du Guide sont bien jetées, les plis en sont amples ; il s'en est servi habilement pour grouper les membres de ses Figures, soit dans les Tableaux où il a peint plusieurs Figures, soit dans ceux où il n'en a fait qu'une : on peut en voir un exemple dans le Tableau de Sainte Cécile, gravé par Colemans dans le Cabinet de M. de Boyer d'Aiguilles.

Le Poussin a peint toutes ses Draperies d'une même étoffe par tout, & les a seulement faites de différentes couleurs ; les plis qui y sont en grand nombre, empêchent une noble simplicité, & ressentent trop ceux des Figures antiques.

Le Guide a eu un pinceau divin : il y a deux petits Tableaux de lui dans les Salons du Luxembourg, qui sont d'un fini aussi précieux, que le pourroit être le Tableau Flamand le plus terminé ; mais ses Tableaux sont bien dessinés d'une autre noblesse que ceux des Wander-Wert, & des autres Peintres de la même Ecole.

Le pinceau du Poussin est assez léger ; mais il n'a pas la mollesse de celui du Guide.

Le Poussin a fait des Paysages d'un grand goût, soit par les sites, soit par la vérité de terrasses, soit par la variété des Arbres, & la légèreté de leur touche ; quel ques-uns sont admirables par la singularité des sujets qu'il y a fait entrer ; on peut en voir un de cet espèce dans le second Salon du Luxembourg ; il représente le Déluge, & l'on croit véritablement apercevoir la Nature expirante, en sorte que l'on peut dire que le Poussin a aussi-bien peint dans les Paysages tous les effets de la Nature, que dans ses Tableaux d'Histoire, les passions de l'ame & les divers mouvemens du corps.

Le Guide ne fit jamais de Paysages ; lorsqu'il étoit obligé d'en mettre quelques-uns dans ses Tableaux, il les faisoit faire par un autre Peintre.

Le Poussin & le Guide ont observé fort bien le *Costume* ; mais le Poussin, surtout, a excellé dans cette partie.

Le Guide aima le jeu à la fureur & cette passion fit le malheur de sa vie, par le dérangement où elle le jetta. Le Poussin a vécu comme un Philosophe.

§. VII.

Lanfranc & Vouet.

QUOIQUE Lanfranc ait été un grand Peintre, il a eu cependant dans son Art des parties défectueuses. Ainsi ne pouvant m'empêcher de le blâmer dans plusieurs choses, je laisserai parler M. de Piles, & je ne ferai que joindre des exemples aux décisions de ce grand Critique ; j'indiquerai aux Lecteurs des Ouvrages, où ils pourront aisément voir que la vérité & la profonde connoissance se trouvent également dans les jugemens de M. de Piles. Il convient que Lanfranc avoit un talent particulier pour exécuter de grandes productions, & qu'il cherchoit à réunir dans ses Ouvrages le dessein d'Annibal Carache, avec la suavité du Corége, dont il tâchoit même d'imiter la grace. Mais M. de Piles ajoute, que Lanfranc ne scavoit pas que la nature, qui est dispensatrice unique de la grâce, *ne lui en avoit accordé qu'une très-petite mesure*. Son génie, il est vrai, étoit capable d'embrasser de grands Ouvrages, mais il n'étoit pas assez attentif & assez délicat pour raisonner sur lui-même, & pour s'appliquer à les terminer, & à leur donner la grace, qui est la suite d'un goût épuré. C'est ce qui fait dire à M. de Piles, que, les grandes Compositions de Lanfranc sont un grand fracas, mais que si on en examine le détail, on n'y trouvera aucune expression, qui intéresse ; citons deux exemples ici, qui autorisent cette décision de M. de Piles. Il y a dans la premiere Sale du Luxembourg, un grand Tableau de Lanfranc, de six piés neuf pouces de haut, représentant Jesus-Christ, couronnant la Vierge, qui apparôit à Saint Ambroise & à Saint Augustin. Toutes les expressions des Figures de ce Tableau sont froides, & les Figures elles-mêmes sont disposées d'une maniere assez triviales. Ce Tableau au premier coup d'œil fait assez d'effet, mais il ne soutient pas le détail. On voit parmi les Tableaux du Palais Royal, un grand Tableau, représentant une Annonciation. Il y a très-peu d'expression dans le visage de la Vierge, & encore moins dans celui de l'Ange, que le Peintre a mis entièrement dans l'ombre. A ces deux exemples, qu'on peut voir tous les jours à Paris, joignons en un autre pour ceux que l'amour de la Peinture a conduits à Naples ; ils auront remarqué sans doute, que, quoique les têtes des douze Apôtres, que Lanfranc a peints dans l'Eglise des Chartreux, soient d'un grand caractère, elles ont cependant peu d'expression.

Vouet a eu l'imagination vaste, & son génie n'étoit pas moins propre aux grandes compositions, que celui de Lanfranc Il a peint à Paris un grand nombre de Plat-fonds, & de grands Tableaux d'Eglise. Les Italiens, juges si sévères du mérite des François, en trouvèrent assez à Vouet, pour l'employer souvent pendant le tems qu'il resta à Rome. On voit dans cette Ville plusieurs de ses grands Tableaux ; il y en a même un de lui dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome ; & l'on sçait assez que les Italiens n'ont fait, avec raison, travailler à la décoration de ce superbe Temple, que les gens qu'ils ont crû exceller dans leur Art. Le Tableau de Vouet représente Saint Jean Chrysostôme, Saint François & Saint Antoine de Padoue ; il est dans la Chapelle des Chanoines.

L'esprit vif & actif de Vouet la souvent fait tomber dans le défaut que M. de Piles reproche à Lanfranc ; ses expressions sont quelquefois très-foibles ; & plusieurs de ses Tableaux, qui surprennent d'abord par l'effet, perdent beaucoup dans le détail. En jugeant ainsi, je n'entends point parler des Ouvrages qu'il a faits dans sa premiere maniere ; car dans ceux-là il est expressif, correct, & bon coloriste ; il est vrai que pour sa gloire il changea mal-à-propos de maniere, comme nous le dirons bientôt.

Lanfranc dans ses premiers Ouvrages a eû un goût au Dessein, semblable à celui de son Maître ; mais dans la suite il n'en conserva pas la correction : comme il n'étoit appuié que sur une pratique extérieure de la maniere d'Annibal Carache, après la mort de ce Maître il diminua toujours.

Vouet consulta pendant long-tems la Nature ; il dessina correctement, & ses dispositions furent agréables ; mais dans la suite, pour contenter ceux qui lui demandoient des Tableaux, & pour gagner davantage, il prit une maniere plus expéditive. Il devint maniéré dans ses contours, surtout dans les doits de ses Figures, qu'il fit trop pointus, & dans ses têtes, qu'il peignit presque toutes de profil, pour avoir plutôt fait.

Le coloris de Lanfranc est très-médiocre : *Les teintes, dit M. de Piles, de ses carnations sont triviales, & les ombres en sont un peu noires.*

Tandis que Vouet conserva sa premiere maniere, il fût grand coloriste ; son goût tenoit du Caravage, & avoit beaucoup de force ; dans la suite il est tombe dans le gris.

Lanfranc a ignoré les principes du clair-obscur ; M. de Piles dit, que s'il l'a quelquefois mis en usage, on voit bien que c'est par hasard, & non par principe.

Vouet entendit très-bien le clair-obscur, & tous ses Ouvrages montrent quelle étoit dans cette partie de son Art sa profonde connoissance.

Vouet ramena en France le bon goût de la Peinture, qui, depuis Freminet, sembloit en avoir été banni. Il a eu la gloire d'avoir formé une partie des grands hommes, qui se sont distingués dans la Peinture sous Louis XIII. & sous Louis XIV. ayant été le Maître de le Sueur, de le Brun, de Mignard, de Dufrenoy & de Louis Testelin, qui mourut jeune, & donc on voit cependant de très-excellens Tableaux dans l'Eglise de Nôtre-Dame.

§. VIII.

L'Albane & Antoine Coypel.

L'ALBANE avoit du génie, & il avoit orné son esprit par les Belles-Lettres ; ses Tableaux sont pleins d'idées poétiques.

Antoine Coypel fils de Noel Coypel, dont nous avons parlé ci – dessus, avoit l'esprit très – orné ; aussi voit-on dans ses Ouvrages, qu'il a parfaitement entendu la Poésie de la Peinture.

L'Albane a fait un grand nombre de compositions remplies de Figures, mais il n'a point assez varié ces airs de têtes ; & M. de Piles lui reproche *d'avoir donné à presque toutes ses Figures, le même air & la même ressemblance* ; il a fort bien dessiné en général : car il n'a pas toujours été correct, malgré qu'il fût sçavant dans le Dessein ; l'on voit fort peu de grandes Figures de sa main.

Antoine Coypel a également réussi dans les grandes & dans les petites Figures ; il a fait un nombre considérable de grandes Compositions ; il y a

plusieurs Tableaux de lui dans les Eglises de Paris ; il a peint une partie de la Chapelle de Versailles, & plusieurs appartemens pour le Roi ; son plus grand Ouvrage est la Galerie du Palais Royal, il s'en faut bien que ce soit le meilleur, j'en excepte le Plat-fond, qui est d'un goût admirable, soit par la couleur, soit par la *vaguesse*, fort par les airs de têtes gracieux, soit par la composition. Antoine Coypel n'a pas moins bien réussi dans les Tableaux de chevalet ; un des plus beaux qu'il ait fait, est dans le Palais de Sans Souci ; les Figures sont coloriées comme si elles étoient de Rubens, & le Paysage semble être du Titien ; ce Tableau représente Renaud endormi dans les bras d'Armide ; le Roi de Prusse l'a acheté dans la belle collection qu'il a faite des Ouvrages des plus grands Maîtres François. On ne doit pas juger des Tableaux de chevalet de ce grand Peintre, par celui qui représente Esther & Assuerus, qui est exposé dans le Salon du Thrône au Luxembourg ; ce Tableau n'est pas à l'abri de la critique, & les défauts y sont mêlés avec les beautés.

Antoine Coypel a beaucoup mieux varié ses airs de têtes, que n'a fait l'Albane dans ce grand nombre d'Ouvrages qu'il a exécutés ; on en verra bien peu qui se ressemblent.

On ne peut pas regarder l'Albane comme un Peintre qui Ce soit distingué par l'expression ; je croirois assez volontiers que ce n'est pas la connoissance qui lui a manqué dans cette partie, mais l'occasion ; n'ayant jamais peint que des sujets guais dans la Fable, ainsi que dans l'Histoire ; il a même fait passer la guaité de son génie, dans les sujets de dévotion qu'il a traités. Il y a une Sainte Famille de lui dans le Palais Royal, où l'on reconnoît combien l'Albane sçavoit répandre de graces dans les sujets les plus simples, la Vierge lave du linge dans un ruisseau ; l'Enfant Jesus le donne à S. Joseph, & deux petits Anges sont en l'air qui le sont sécher. M. de Piles me paroît un peu trop sévère à l'égard de l'Albane, dans ce qui régarde lla partie de l'expression : *Les différentes passions, dit-il, qu'il a exprimées, tendent presque toutes à la joye, & ne sont pas fort fines ; ainsi l'on peut dire que la grace qui paroît dans ses Ouvrages ne vient pas si précisément de son génie, que de l'habitude de la main.*

Antoine Coypel a eu beaucoup d'expression ; c'est ce qu'on peut voir par le Tableau qu'il a peint de Sufane comdamnée à la mort. Il y a dans ce seul Ouvrage, une vive image de toutes les différentes passions de l'ame ; la douceur, le désespoir, la persidie, le mépris, l'indignation, & la pitié y paroissent dans la plus grande vérité il n'en est pas de même dans tous les Tableaux de ce Peintre : car quoiqu'en général on ne puisse disconvenir, que ses airs de têtes sont expressifs ; il faut aussi avouer qu'il a fait quelquefois grimacer ses Figures, & qu'il a chargé ses caractères des passions pour les rendre plus expressifs ; c'est ce que l'on voit dans les Tableaux de la Galerie du Palais Royal, où parmi un nombre de belles têtes, il s'en trouve plusieurs, dont les expressions sont trop chargées ; quelques-unes même de ses têtes manquent de noblesse ; & ce qu'il y a encore de plus condamnable, c'est que dans ce principal Tableau, qui représente Enée dans les Enfers, accompagné de la Sybille, la tête de ce même Enée est d'un caractère bas, & ressemble plutôt à celle d'un Soldat de milice, qu'à celle d'un Héros, dont les Descendans devoient être les Maîtres du monde. Antoine Coypel a dessiné correctement, & d'un goût gracieux ; on peut lui reprocher que quelquefois ses Figures ne sont pas assez sveltes, & qu'elles sont un peu trop chargées de Draperies ; donnons-en pour exemple la Figure d'Assuerus, dans le Tableau qui est au Luxembourg.

Le coloris de l'Albane est frais ; ses carnations sont de teintes sanguines : M. de Piles prétend qu'elles sont peu recherchées ; quant au clair-obscur, le même Critique prétend qu'il *n'en a pas connu le principe ; mais le hasard l'y a conduit quelquefois.*

Antoine Coypel a bien colorié ; il entendoit fort bien le clair-obscur, comme on peut le voir dans plusieurs de ses grands Ouvrages, & même dans ses Tableaux de chevalet, où il l'a souvent employé en homme qui le connoissoit par principe.

§. IX.

Benedette & Desportes.

NOus avons vû dans cet Ouvrage que les François avoient eu dans Claude Gelio, un Paysagiste, qui peut être comparé au Guaspre, ils ont dans Desportes un Artiste, dont le mérite peut justement être comparé à celui du Benedette. Cet Artiste Italien peignit, non-seulement les animaux, dont il avoit fait une étude particulière, & qui entrent dans presque tous ses Ouvrages ; mais il composa plusieurs sujets d'Histoire, qu'il exécuta avec beaucoup de goût, & qu'il embellit par des Paysages qu'il faisoit parfaitement bien ; il a peint aussi plusieurs Portraits, dans lesquels on reconnoît les leçons qu'il avoit prises de Vandeick, pendant que ce fameux Peintre Flamand étoit à Rome. Benedette a eu un bon coloris, il a mieux connu le clair-obscur, qu'aucun Peintre Italien, & en a fait un excellent usage, pour donner du relief à les Tableaux, & il a dessiné de bon goût ; cependant on peut lui reprocher que les extrêmités de ses Figures sont quelquefois un peu lourdes, comme on peut le voir dans la principale Figure du Tableau de ce Peintre, qui représente *la Vanité*, & qui est gravé dans le Cabinet de M. Boyer d'Aiguilles.

Desportes a excellé, ainsi que Benedette, à peindre des Animaux ; il dessinoit aussi fort bien la Figure, & dans ses grands Tableaux de Chasse, il en a placé plusieurs, qui sont d'un très-bon goût. Il a peint plusieurs Portails, dans lesquels il a placé des Animaux qui sont beaux, & qu'on peut regarder comme des Histoires, ayant employé dans plusieurs, des sujets de la Fable ; j'en ai vû un d'une Femme qu'il a peint sous l'emblème de Diane, accompagnée de deux Nymphes suivies de plusieurs chiens ; il y a bien des Tableaux d'Histoire qu'on estime, dans lesquels on ne trouve pas autant d'effet & de poésie de la Peinture. Desportes a parfaitement entendu les couleurs locales & la Perspective Aérienne ; enfin il a eu un mérite assez grand, pour que l'Angleterre & l'Allemagne se soient empressées d'avoir de ses Tableaux ; on en voit beaucoup à Londres, à Vienne & à Munich ;

l'Italie même, cette Italie si envieuse du mérite François, a voulu en posséder, & la Cour de Turin en a acheté plusieurs.

Ce seroit ici le lieu de parler du Sieur Oudry, dont le mérite est peut-être justement comparé aux deux Artistes dont nous venons de louer les talens ; ses Tableaux sont l'admiration des Connoisseurs ; mais nous suivons la loi que nous nous sommes imposée ; & contens de remarquer en passant, qu'il mérite les plus grandes louanges, nous n'en dirons rien de plus.

ECOLE FLAMANDE.

§. I.

Rubens & le Moine.



L est peu de Peintres qui ayent eu un aussi beau génie que celui de Rubens, ce grand homme étoit universel ; il a fait l'Histoire, le Portrait, le Paysage, les Animaux, & il a tout fait d'une maniere superieure ; on est étonné de voir le nombre des grandes compositions qu'il a exécutées ; car sans parler de la Galerie du Luxembourg, qui contient vingt-deux grands Tableaux & trois Portraits en pieds, les Eglises des Villes de Flandres, sur-tout celles d'Anvers, font enrichies par beaucoup de ses Ouvrages. Il y a dans la Galerie de Dusseldorf une collection très-nombreuse des Tableaux de Rubens, parmi lesquels un seul occupe tout le fond de la Galerie, il a plus de trente-six pieds de haut, il repréfente le

Jugement Dernier ; mais il est composé de façon à ne pas inspirer beaucoup de remors & de frayeur : car il est rempli de Femmes nues, colorées admirablement ; & à la réserve de quatre ou cinq Figures, qui sont au bas du Tableau, entre les mains des diables qui s'en saïssissent, tout le reste semble plutôt un Banquet des Dieux, qu'un sujet de notre Religion, aussi grave & aussi important que celui que le Peintre a voulu représenter.

Le Roi & Monseigneur le Duc d'Orleans, ont beaucoup de Tableaux de Rubens, la Cour d'Espagne, celle de Vienne, en ont aussi une quantité considérable. il y en a quatre, très-grands & très-beaux, dans la Galerie du Château de Berlin ; beaucoup de Curieux en ont dans leurs Cabinets. Quand on considère cette quantité étonnante d'Ouvrages que Rubens a exécutés, on ne doit pas être surpris qu'il n'ait pas été correct : car quoique la Nature entraîna plus ce Peintre, que l'Antique ; il ne faut pas croire qu'il n'ait pas été très-sçavant dans la partie du Dessein. M. de Piles remarque sagement, que si l'on blâme, comme il est juste, son incorrection, par tout où elle se rencontre, aussi-bien que certains emmanchemens de ses membres qui sont outrés ; il faut cependant reconnoître, comme le font les personnes éclairées, que bien loin d'avoir ignoré la partie du Dessein, il a fait paroître dans le général de les Ouvrages, qu'il avoit beaucoup de connoissance : *L'on voit, ajoute le même Critique, dans la Ville de Gand un Tableau de sa main, représentant la chute. des Damnés où il y à près de deux cens Figures, dessinées d'un bon goût & d'une grande correction.* L'esquisse de ce Tableau a huit pieds de haut & six de large ; il est dans la Galerie de Dusseldorf, & n'est pas un des moins précieux ; on peut s'en convaincre dans la Galerie du Luxembourg, que Rubens a dessiné d'un très-bon goût, lorsqu'il a voulu apporter quelque attention à ses Ouvrages. Il y a des Dieux & des Déesses dans les Tableaux de cette Galerie, qui sont dessinés avec beaucoup de délicatesse ; on y voit entr'autre un Mercure, que les meilleurs Peintres de l'École Romaine ne désavoueroient pas ; il est vrai aussi qu'il faut convenir qu'il y a des Figures de Femmes, qui sont dessinées d'une maniere excessivement lourde ; les trois Parques ressemblent à trois grosses Vivandieres, & la partie supérieure des Sirenes est aussi Flamande que la tête & la gorge de la plus grosse Cabaretiere d'Anvers.

Le Moine a eu l'imagination aussi vaste que Rubens, il est vrai qu'il a moins fait de Tableaux ; mais aussi a-t'il moins vécu : cependant on peut voir combien son génie étoit étendu, par les grandes compositions qu'il a exécutées, soit dans le Chœur des Jacobins du Faux-bourg Saint Germain, soit dans le Dôme de la Chapelle de la Vierge a Saint Sulpice : il est facheux que Cette Coupole soit aussi-mal éclairée : pour suplée à ce défaut, le Moine n'auroit peut-être pas mal fait de donner un peu plus de grandeur à ses Figures, dont quelques-unes ne paroissent pas assez, soit par l'obscurité, soit par l'élévation ; mais le triomphe de cet Artiste, & peut-être celui de la Peinture en France, c'est le Plat-fond du grand Salon qui est à l'entrée des Appartemens de Versailles, & qu'on appelle communément le Salon d'Hercule. Tous les Connoisseurs conviennent de la beauté de cet Ouvrage, & j'ai vû plusieurs fois les Partisans outrés de l'Italie, contrains d'avouer qu'il y avoit une noblesse infinie dans la composition de ce vaste Plat-fond, que la couleur en étoit séduisante, & le Dessein à l'abri de la critique. Il est vrai qu'avant d'en venir à cet aveu, ils faisoient la description du Plat-fond de la Sale du Palais Barberin, par Pierre de Crotone, qui véritablement est beau : ensuite, après plusieurs superlatifs, employés à louer l'Artiste Italien, ils disoient avec un air mêlé d'étonnement : *Il est vrai, nous n'aurions pas crü que cela fût si beau.*

Le Moine n'a pas mieux dessiné que Rubens, lorsque ce Peintre Flamand a voulu soigner son Dessein ; mais il a, sans contredit, aussi bien dessiné, & n'a jamais été inégal : ainsi en mettant la connoissance du Dessein égale entre ses deux Artistes, le François est supérieur au Flamand, parce qu'il ne s'est jamais négligé.

Parler du coloris de Rubens, c'est le louer. Ses carnations sont très fraîches, chacune dans son caractère. On peut voir dans la Galerie du Luxembourg, comment chaque Figure est coloriée, selon son âge & son état : car c'est une chose à laquelle manquent souvent même des Peintres qui ont du mérite ; ils observent trop peu la différence d'état, qui influe pour la couleur, autant que l'âge, & même beaucoup plus, sur tout dans les hommes. Rubens n'a point trop agité ses teintes en les mêlant, de peur que venant à se corrompre, elles ne perdissent trop leur éclat ; d'ailleurs la

plûpart de ses Ouvrages étant grands, & devant par conséquent être vûs d'un peu loin, il a voulu y conserver le caractère des objets, & la fraîcheur des carnations. Il est arrivé de là que Rubens a ouvert à tous les Peintres, qui veulent l'étudier avec attention, le bon chemin du coloris, au lieu que le Titien le Tintoret & le Corége l'ont caché dans leurs Ouvrages par la grande fonte des couleurs.

Le Moine a fort bien colorié ; ses teintes sont d'une grande fraîcheur, & fondues avec beaucoup d'intelligence ; ses couleurs locales sont bien étendues ; on voit combien son coloris est attrayant dans le Plafond du Salon d'Hercule. Il a peint plusieurs Tableaux, qui semblent sortir de l'Ecole du Titien ; un entre autre, qui représente une Femme droite, qui se baigne, & qui est soutenue par une autre Femme, est admirablement colorié. Cependant nous remarquerons ici, que de même que Rubens n'a pas été égal pour le Dessein » de même aussi le Moine a quelquefois été inférieur à lui-même pour la couleur. Le Roi de Prusse a trois Tableaux de cet Artiste, représentant l'histoire de Psyché ; ils sont bien composé, & bien dessiné, mais colorié inférieurement à plusieurs autres Ouvrages de le Moine.

M. de Piles donne la louange à Rubens, d'avoir porté la science du clair-obscur plus loin qu'aucun Peintre, & d'en avoir fait sentir la nécessité : *Il a réduit, dit-il, en précepte par ses exemples, le moyen de plaire aux yeux ; il rassembloit ingénieusement ses objets, à la maniere d'une grappe de raisin, dont les grains éclairés, ne sont tous ensemble qu'une de lumiere, & dont ceux qui sont dans l'ombre ne font qu'une masse d'obscurité, en sorte que tous les grains ne faisant qu'un seul objet ; sont embrassés par les yeux sans distraction, & peuvent être en même tems distingués sans confusion : c'est cet assemblage d'objets, de lumiere, qu'on appelle groupe ; & quelque grand que fut le nombre des Figures qui entroient dans la composition de son Tableau, on n'y voioit jamais plus de trois groupes, afin que la vûë ne fut point dissipée par une multiplicité d'objets détachés & sensibles ; mais il a toujours eu, dans cet artifice, le principe de le cacher, & il n'y a que ceux qui sont instruits de ces principes ; qui puissent s'en appercevoir.*

Le Moine a connu le principe du clair-obscur, & il en a senti la nécessité ; aussi voit-on qu'il s'en est servi dans tous ses-grands Ouvrages ; mais il semble quelquefois l'avoir moins fait valoir dans quelques-uns de ses Tableaux de chevalet.

Rubens mourut à Anvers, d'une goutte remontée, comblé d'honneur & de biens. Le Moine se tua lui-même, & se perça de neuf coups d'épée, dans un accès de frénésie, causée par une noire mélancolie, dont il étoit attaqué depuis quelques années, il n'avoit pourtant aucun sujet véritable de chagrin : car le Roi l'avoit accablé de biens & d'honneurs, après qu'il eut peint le Salon d'Hercule, Louis XV le nomma son premier Peintre, & ajouta une pension de trois mille livres à l'ancienne qu'il avoit déjà.

Parmi plusieurs élèves qu'a eu Rubens, Vandeick a été le plus illustre ; il en a eu deux autres qui ont eu beaucoup de mérite, Tenieres & Jordans : ce dernier n'avoit *ni* la noblesse *ni* le génie de son Maître ; mais il avoit plus d'expression & plus de vérité que lui, & il a même colorié quelquefois avec plus de vigueur ; ce qui paroît comme inconcevable, lors qu'on réfléchit sur le mérite supérieur de Rubens dans la partie de la couleur. J'ai vu vingt fois, avec une admiration toujours nouvelle, dans les Galeries de Dusseldorf, un Tableau de Jordans, qui brille au milieu d'un nombre d'Ouvrages de Rubens, & qui paroît mériter le prix, par la force & par la vérité. Ce Tableau représente des Hommes & des Femmes qui sont à Table & qui boivent ; il y a un homme qui manie le menton d'une femme : la Nature n'est pas plus vraie.

Le Moine a laissé deux Eleves qui Ce distinguent aujourd'hui par leurs talent supérieurs ; l'un est M. Natoire, Dessinateur élégant & même sublime, Compositeur ingénieux, & qui vient d'éterniser sa mémoire, par les grands Ouvrages qu'il a peints dans la Chapelle des En-sans trouvés. L'autre, est M. Boucher, génie universel, qui rassemble dans lui les talents du Guaspre & ceux de Paul Veronese ; gracieux dans tous ses Ouvrages, joignant la correction à la facilité, & choisissant dans la Nature, ses plus gracieux airs de têtes, qu'il varie toujours avec une nouvelle grace.

§. II.

Krayer & Puget.

LES Flamans se plaignent que nos Auteurs qui ont écrit de la Peinture, n'ayent pas fait l'éloge de Krayer, qu'ils regardent, avec raison, comme un des plus grands hommes qu'ils ayent eus ; le reproche qu'ils nous sont à ce sujet, n'est pas tout-à-fait sans fondemens : car il est naturel que des Écrivains, qui parlent des grands Peintres d'un Pays, s'informent exactement de tous ceux qui s'y sont distingués ; ils devroient même, pour être plus exacts, voyager dans ce Pays, & fonder leur jugement sur ce qu'ils ont vû par leurs yeux, sans se rapporter au jugement des autres : cependant on peut dire, pour excuser nos Auteurs, que Krayer n'ayant presque fait que de grands Tableaux qui sont dans les Eglises, ou dans les Bâtimens publics ; les François qui n'ont jamais vu de ces Tableaux, sont excusables, de ne pas lui donner toutes les éloges qu'il mérite. Krayer a dessiné d'un assez bon goût, & je crois, que dans cette partie, il n'y a guères en Flandre, que Rubens & Vandeick, qu'on puisse mettre au dessus de lui. Il a composé avec beaucoup d'intelligence : on voit dans la Galerie de Dusseldorf un grand Tableau de lui, qui a plus de vingt pieds de haut ; l'Electeur l'acheta soixante mille livres des Moines à qui il appartenait. Rubens n'a rien fait de plus beau : dans le haut de ce Tableau, on voit une Vierge soutenue par des Anges, qui sont admirablement groupés ; au milieu, Saint André est appuyé sur sa Croix, qui admire la gloire de la Mere de Dieu ; il y a encore quelques autres Saints, qui sont dans la même contemplation ; le bas du Tableau est occupé par les Portraits du Bienfaiteur de l'Eglise des Moines, par ceux de son frere & de sa femme, qui sont tous les trois peints au pied, & un peu plus grands que Nature. Il y a dans ce Tableau, une

intelligence admirable, soit pour le clair-obscur, soit pour le coloris, soit pour la disposition des Figures ; les têtes sont d'une grande beauté, & l'on regarde cet Ouvrage : comme un des plus beaux de cette superbe Galerie. On conserve à Bruxelles, deux Tableaux du même Peintre, dont tous les Flamans sont avec raison, un tres-grand cas ; l'un est dans la Salle des Pêcheurs, & représente Saint Pierre qui jette les filets, avec plusieurs autres Pêcheurs : ce Tableau est regardé comme le Chef-d'œuvre de ce Peintre ; le second est dans une Chapelle de la belle Eglise de Sainte Gudule.

Les Flamans se plaindroient moins contre nos Écrivains François, & surtout contre le dernier Auteur de la Vie des Peintres, s'ils sçavoient qu'ils ont négligé de faire mention d'un de nos Artistes, dont le mérite fût pour le moins aussi grand que celui de Krayér ; c'est Puget, dont je veux parler, qui a peint des Tableaux admirables. Il y en a plusieurs dans les Eglises de Marseille : presque tous les Peintres qui vont à Rome à l'Académie, & qui en reviennent, les admirent & en conservent un profond souvenir ; on ne peut donc pas ignorer qu'ils existent à Paris ; pourquoi donc les Auteurs qui y écrivent la Vie des Peintres, ne parlent-ils pas de ce grand homme ? S'ils prétendent que c'est parce qu'on doit se ranger parmi les Sculpteurs ; je leur demande pourquoi ils ont parlé amplement de Michel-Ange ? Ils répondent que c'est parce que Michel-Ange étoit Peintre Sculpteur : il faut donc par la même raison, qu'ils placent Puget au rang des grands Peintres. L'habile Connoisseur, qui a fait la Description des Tableaux du Cabinet d'Aix, a judicieusement remarqué les grands talens que Puget eut pour la Peinture. Je rapporterai ici le jugement qu'il porte de ce grand homme. *Le célèbre Puget, semblable à Michel-Ange, mais plus naturel & plus délicat, a réuni les talens de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture ; il ne s'est pas contenté d'animer le Marbre, & de le rendre, pour ainsi-dire, aussi flexible que la chair même, lorsque les occasions se sont présentées : il a décoré des Palais, & il a paru alors un grand Architecte : d'autres fois il a confié à la toile des idées imposantes ; il a peint des Tableaux qu'on ne se lasse point d'admirer ; dans celui – ci Puget laisse apercevoir combien son esprit étoit rempli de ce qu'il avoit vû dans Rome : car les ruines du Frontispice d'un Temple qui occupent le fond de son Ouvrage, sont une imitation d'une*

ruine presque semblable, qui se trouve au pied du Capitole. J'ai copié ce passage, parce qu'il s'y trouve un fait historique, dans lequel on s'est trompé : car Puget n'a jamais été à Rome ; c'est une chose certaine, & qu'il est très-aisé de vérifier, parce que tous ses parens & les héritiers sont encore vivans à Marseille. Puget vécût en Provence sans en sortir, jusqu'au tems qu'il vint à Paris, conduit par le Bernin, qui, frappé de la beauté de ses Ouvrages, le tira de l'obscurité où il avoit vécu jusqu'alors. Cet Italien, en voyant les Armes de la Maison de Ville de Toulon, demanda qui étoit le grand homme qui les avoir faites : on lui répondit que c'étoit un Sculpteur qui vivoit à Marseille. Quoi, s'écria le Bernin, vous avez un homme de ce mérite, & la Cour ne l'emploie pas ? Je veux le connoître. Le Bernin alla à Marseille, & voyant plusieurs autres beaux Ouvrages de Puget, il l'amena avec lui à Paris, & le présenta au Ministre. Sans le Bernin, tout le mérite de Puget ne lui eut servi de rien ; il eut passé sa vie à faire des Vierges pour les Eglises de Marseille & des Villages circonvoisins, ou des Statues pour les Jardins de quelques Négocians. Après que Puget eut fait le Milon de Crotône, & l'Andromède, qui sont, sans Contredit, les deux plus belles Figures de Versailles, il retourna en Provence, pour regler ses affaires. M. de Colbert l'avoit chargé de faire plusieurs modèles, Puget les exécuta ; mais lorsqu'il retourna à Paris, M. de Colbert étoit mort ; M. Louvois, qui n'a voit pas pour les Arts le même goût que M. de Colbert, ne récompensa pas assez bien Puget ; celui-ci mécontent du Ministre, retourna dans sa Patrie, & y ayant la plus grande réputation, des Marchands Génois, qui demeuroient à Marseille, lui procurerent les Figures qui sont à Genes, dans l'Eglise de *Ponte Carignan* ; il devoit en faire quatre, mais il ne put en exécuter que deux, qui sont admirables, meme au jugement des Italiens. La mort interrompit pour toujours les excellens travaux de ce grand Artiste. Quant à ses Tableaux, il les a presque tous peints, avant d'aller à Paris, & dans un tems, où il étoit aussi connu en France, que le Corége l'étoit en Italie, tandis qu'il vécût.

Puget a dessiné d'un excellent goût, & bien supérieurement à celui de Krayser ; il a fait les Paysages fort bien, & les a ornés d'Architecture ; quant au Frontispice du Temple, qu'on croioit qu'il avoit vû à Rome, c'est M.

d'Aiguilles qui le lui fit mettre dans ce Tableau, que Puget peignit pour le Cabinet de ce Sçavant Magistrat ; on y voit encore une Vierge, qui a les graces de celle du Corége ; cet Ouvrage est gravé, ainsi que l'autre, dans le Recueil des Tableaux du Cabinet de M. de Boyer d'Aiguilles, connu, parmi les Artistes, sous le nom de *Cabinet d'Aix*.

Le coloris de Puget, sans être aussi beau que celui de Krayser, est pourtant fort bon ; ses couleurs locales sont vraies, & il entendoit fort bien le clair-obscur.

J'ai été bien aise de placer ici que Puget n'avoit point été à Rome, pour montrer d'une maniere plus convaincante ce que j'ai déjà établi au commencement de cet Ouvrage. On verra actuellement, que de même que le Sueur a pû égaler Raphael sans sortir de sa Patrie, & laisser bien loin tous les Peintres François qui ont été en Italie ; de même aussi, le meilleur Sculpteur François que nous ayons eu, & qui réunit en lui toutes les grandes qualités de Michel – Ange, qui est encore plus naturel de plus délicat que lui, au jugement de M. Mariette le plus grand Connoisseur de l'Europe : de même, dis-je, ce fameux Sculpteur ne sortit jamais de sa Patrie, que pour aller placer dans une Eglise de Genes, deux Statues de sa façon. Nous avons encore aujourd'hui, parmi nos Sculpteurs vivans, un homme d'un mérite supérieur c'est M. le Moine, qui n'a jamais quitté la France.

Ce seroit ici le lieu de parler de tant d'habiles Sculpteurs que nous possédons aujourd'hui. M. Bouchardon, dont nous avons déjà fait l'éloge, & qui égale les Puget & les Bernin. Les Étrangers, ainsi que les François, reconnoissent le mérite de le Moine, des deux Adams, de Michel-Ange Slodts, de Pigalle, tous ces habiles gens ont acquis l'estime des Connoisseurs, & s'assurent l'immortalité, par leurs excellens Ouvrages, tandis qu'en Italie, à peine y a-t-il un Sculpteur aujourd'hui, qui soit au rang des Artistes médiocres ; c'est encore pis dans les Pays-Bas, où la Sculpture est aussi tombée que la Peinture.

§. III.

Rimbrant & de Troie le Pere.

IL ne faut pas, dit M. de Piles, *chercher dans les Ouvrages du Rimbrant ni les corrections du dessein, ni le goût de l'Antique*. Il disoit lui-même que son but n'étoit que l'imitation de la nature vivante, ne faisant consister cette nature que dans les choses telles qu'il les voyoit. Il avoit de vieilles armures, de vieux instrumens, de vieux ajustemens de têtes, quantité de vieilles étoffes ouvragées, & il disoit que c'étoit-là ses antiques. Il est arrivé de l'étude de toutes ses prétendues antiques que Rimbrant n'a eu ni pensées véritablement poétiques, ni élégance de Dessein : & s'il en a quelquefois relevé la bassesse, M. de Piles remarque, que *n'ayant aucune pratique de la belle proportion, il est retombé facilement dans le mauvais goût auquel il étoit accoutumé*.

De Troie le pere a eu beaucoup de noblesse ; il a fait un excellent choix de ses formes, & a dessiné très-correctement.

Rimbrant a colorié d'une maniere admirable ; ses couleurs locales se font valoir les unes & les autres ; ses carnations sont vraies fraîches, & toujours propres aux sujets. Son pinceau paroît raboteux de proche ; mais à une certaine distance, il a une force & une suavité surprenante. C'est ce qui fit dire un fort bon mot à Rimbrant. Quelqu'un lui reprochant un jour la singularité de sa maniere d'empâter les couleurs, qui rendoient ses Tableaux raboteux ; il répondit qu'il étoit Peintre, & non pas Teinturier. Rimbrant a possédé la connoissance du clair-obscur dans la perfection, & il s'en est servi de la façon la plus avantageuse dans ses Ouvrages.

De Troie a eu des expressions infiniment plus fines que celles de Rimbrant, qui n'a excellé que par un grand naturel dans cet re partie ; ce

fameux Artiste François a joint à un grand fini, un pinceau délicat la beauté, la force & l'harmonie du coloris ; ses Draperies sont peintes d'un très-bon goût, sans avoir de trop grand éclat que l'on a reproché à celles de Rigaud, & qui nuisent toujours au repos de la tête ; il a connu le clair-obscur, & il a sçu l'employer avantageusement.

Rimbrant a peint plusieurs Tableaux d'Histoire ; ses contours ne sont point corrects ; mais l'on trouve dans les têtes des Figures, le même esprit que l'on voit dans ses Portraits, en sorte que chaque coup de pinceau donne aux parties du visage un caractère de vie & de vérité, qui fait admirer la main qui les a donné avec tant d'ame & tant de hardiesse ; au reste les compositions de Rimbrant n'ont rien d'élevé ; mais ce qui les fait valoir, est la parfaite imitation des objets.

On peut, sans flatter de Troie, le regarder comme un bon Peintre d'Histoire ; car quoiqu'il ait, fait ainsi que Rimbrant, infiniment plus de Portraits, que de Tableaux d'Histoire, on en voit cependant plusieurs de lui, d'une grande beauté, & dans lesquels on retrouve les mêmes excellentes qualités que dans ses Portraits ; ce Peintre a exécuté des Ouvrages historiques, d'une étendue considérable ; c'est ce qu'on peut voir dans les Tableaux qu'il a peint dans l'Hôtel de Ville, & dans l'Eglise de Sainte Gèneviève ; & l'on peut dire qu'il a donné une preuve qu'il avoit un très-beau génie, & bien au-dessus, pour l'allégorie, & la partie de la Peinture, de celui de Rimbrant.

§. IV.

Ténières & Wateau.

DAVID Ténières, appelé le Vieux, parce qu'il étoit le pere de David Ténières surnommé *le Jeune*, peignit, ainsi que son fils, de petites Figures

qui lui acquirent beaucoup de réputation ; cependant son fils l'a surpassé, soit dans la légèreté de sa touche, soit dans l'expression de ses petites Figures.

Ces deux Peintres ont représenté ordinairement des sujets de Buveurs, de Tabagies, des Boutiques de Chimistes, des Corps-de-Gardes, plusieurs Tentations de Saint Antoine, & des Fêtes de Villages.

Wateau eut beaucoup d'imagination ; il coloria bien : son pinceau est coulant, sa touche légère, ses airs de têtes ont beaucoup de vérité, son Paysage est bien traité ; il n'a presque peint que des Bambochades, & n'a jamais rien fait de sérieux, qui mérite l'estime des Connoisseurs ; son talent consistoit à représenter des Bals, des Scènes de Théâtre, & des Fêtes champêtres ; & les habillemens de ses Figures sont toujours comiques.

Wateau a bien dessiné ; quelquefois cependant il a fait ses Figures un peu trop longues, pour avoir voulu les rendre sveltes : bien différent en cela de David le Jeune, qui les a faites trop courtes.

Tenières & Wateau ont eu beaucoup d'Imitateurs, & ont malheureusement été les principaux Auteurs d'un goût, qui tôt ou tard détruira le seul, qui soit digne des véritables Connoisseurs. On voit aujourd'hui, à la honte des Arts & des talens, de prétendus Amateurs de la Peinture, former des Cabinets nombreux de petits Tableaux Hollandois, qu'ils achètent à un prix excessif, quoiqu'il n'y ait pour tout mérite dans ces Tableaux, qu'une servile imitation d'une nature basse, qui n'offre à l'esprit que des images incapables de lui faire naître les idées mâles & sublimes que les grands Peintres d'Histoire communiquent à ceux qui examinent attentivement leurs Tableaux. D'ailleurs presque tous ses Tableaux pèchent par le Dessin ; & dans ceux mêmes qui sont corrects, il y a toujours un goût qui se ressent de la manière Hollandoise, lourde & pesante. Quel est l'homme, dont le goût soit véritablement épuré, qui ne soit persuadé qu'il n'y ait rien de si contraire à la perfection de la Peinture, que cette manière de grotesque & de bambochade, qui éloigne entièrement l'esprit de la noblesse si nécessaire à l'Histoire sacrée & profane, qui accoutume le Peintre à des compositions ignobles, qui sont plus dignes de l'admiration des idiots que des vrais Connoisseurs ? On imite, il est vrai, la nature ; mais

cette nature est outrée, comique, théâtrale, habillée chimériquement. On n'y trouve point dans les draperies les grands plis ; dans le dessein, les belles proportions de l'antique ; & dans les airs de tête, la noblesse d'expression. Mais, dira-t'on, de même qu'un homme de goût aime la Tragédie & la Comédie, de même aussi un véritable Connoisseur peut se plaire aux Tableaux d'Histoire & aux Bambochades ; je réponds à cela, que cette comparaison est vicieuse ; car il faut regarder en Peinture, les sujets galans de la Fable & de l'Histoire, comme la Comédie au Théâtre ; mais les Bambochades ne peuvent être considérées que comme de misérables farces ; & le goût outré de ces sortes de Tableaux est aussi mauvais que celui de ces ridicules Parades, que de misérables Baladins jouent à la Foire, qui sont imitées aujourd'hui avec tant d'empressement par des gens, dont le génie est aussi borné que l'est celui de ceux qui sont les insipides adorateurs de toutes ces ridicules représentations grotesques, plus dignes d'orner les *Estaminets* & les Cassés Hollandois, que les Cabinets des véritables amateurs de la Peinture.

Au reste en déclamant contre le goût des Bambochades, je ne veux point proscrire entièrement ces sortes de Tableaux des Cabinets des Curieux, pourvu qu'ils n'y occupent que peu de place ; on peut en avoir quelques-uns ainsi que dans un Parterre de Fleurs, celles qui sont les moins belles, trouvent cependant leur place, & servent même à son embellisse-la variété ; est ment, en augmentant la variété ; ce n'est donc pas contre l'usage d'avoir quelques Tableaux de Bambochades que je me recrie, mais contre celui d'en former de grands Cabinets entiers, à l'exclusion des Ouvrages des grands Maîtres Italiens & François. Eh ! quel est le véritable Connoisseur qui ne gémissé & ne regarde le goût comme détruit, lorsqu'il voit payer un Tableau de Wander-Wert, dix mille francs, dans lequel le Dessein est foible, la carnation ressemblante à de l'yvoire ; tandis qu'on donne à peine cent écus d'un Tableau de Caze, dans lequel on trouve, avec la correction du Dessein, un pinceau admirable, & un bon goût de couleur ? Quel est l'homme, qui s'intéresse à la gloire des Arts en France, qui ne doive chercher à faire rougir ceux, qui ayant au milieu d'eux des Peintres, comme les Carles Van-Loo, les Restout, les Boucher, les Natoire, affectent de leur préférer les

Ouvrages de quelques Artistes, qui à peine auroient scû copier & mettre. en place une Académie de ces grands hommes ? Ce que j'avance ici, est très-véritable : car tous ces Dessinateurs de petites Figures sont désorientés & perdus, dès qu'il leur faut faire une Figure d'une certaine grandeur. On voit un exemple de cette vérité bien frappant, dans un Tableau que l'Electeur Palatin a fait peindre à Wander-Wert, dont il payoit si chèrement les talens médiocres. Ce Tableau représente une Femme nue de grandeur humaine, dessinée très-foiblement, pour ne rien dire de plus, coloriée d'un goût au-dessous du médiocre, & peinte sans force & sans clair-obscur.

§. V.

Vandeick.

ON a souvent demandé, & l'on demande encore tous les jours, quel a été le plus grand Peintre. Pour moi je crois, sans balancer, que c'est Vandeick. Mon amour pour ce grand homme n'est fondé sur aucun préjugé. Je ne suis ni son Compatriote, ni son Contemporain ; ainsi ce sont uniquement ses talens, qui me déterminent à le placer au-dessus de tous les Peintres Italiens, François & Flamands. Je conviens qu'il y a eu quelque Peintre dans chacune de ces trois Nations, qui a plus excellé dans quelques parties de la Peinture, que Vandeick ; mais ce même Peintre a péché dans plusieurs autres ; au lieu que Vandeick a possédé toutes les parties de la Peinture à un très-haut degré : par exemple, Raphael a dessiné avec plus d'élégance & de correction que Vandeick, il a eu un génie plus vaste ; mais Vandeick a dessiné d'un très-bon goût. M. de Piles dit, que *le dessein de ses Têtes & de*

ses Mains est de la dernière perfection ; & parlant de sa manière de dessiner les Figures. il ne fait pas difficulté d'assurer que ses Tableaux d'Histoire tiennent rang parmi ceux des Peintres de la première classe dans l'estime des Connoisseurs. Quant au génie, si Vandeick ne l'a pas eu aussi sublime que Raphael, il l'a eu cependant fort étendu, & il a fait de très-grandes compositions d'un goût admirable. C'est ce qu'on peut voir dans un nombre considérable de ses Tableaux, dont les Eglises des Païs-Bas sont enrichies, & sur-tout dans le grand Ouvrage qu'il a peint pour le Maître-Autel des Jesuites d'Anvers ; ce Tableau représente l'Assomption de la Vierge, & contient plus de quatre-vingt Figures ; c'est, sans contredit, le plus beau du monde. C'est-là où l'on voit combien Vandeick l'emporte sur Raphael, pour la couleur, pour le pinceau, pour le clair-obscur, pour la force, pour la vérité du détail dans les Têtes, pour la fraîcheur des carnations, pour la beauté du Paysage.

Le Titien a fait de beaux Portraits ; mais Vandeick en a fait qui ne lui cèdent point : d'ailleurs les Mains de ceux du Flamand sont beaucoup mieux dessinées que celles de l'Italien, d'un bien plus beau caractère, & les plis de ses Draperies mieux disposés.

Les Tableaux d'Histoire des bons Peintres Vénitiens sont parfaitement coloriés ; mais ils pèchent tous, comme nous l'avons remarqué, par le Dessein, & par le *Costume*. Les beaux Tableaux d'Histoire de Vandeick sont exemts de ces défauts ; & les Flamans ont eu raison d'appeller Vandeick, *le Rubens épuré*. Enfin, je ne trouve point de Peintre qui aie rassemblé à la fois toutes les grandes parties de la Peinture, ainsi qu'a fait Vandeick, dans ses excellens Ouvrages ; (car il faut convenir qu'il s'en faut bien qu'ils soient tous de la même force ;) mais quant à ceux où il a déployé tous ses talens, ils sont, sans contredit, supérieur aux Tableaux des autres Peintres, puisqu'il sont absolument exemts de tous les défauts qu'on trouve dans ces Tableaux. Presque tous les Peintres pensent ce que je soutiens ici ; mais ils n'osent l'avouer hautement, parce qu'ils craignent de heurter des préjugés contraires à leurs sentimens. Ils ressemblent à certains Critiques modernes, qui pour n'avoir rien à démêler avec les Admirateurs outrés des Anciens,

n'osent pas mettre Moliere au-dessus d'Aristophane, & Racine à côté d'Euripide.

On trouvera peut-être à redire que je n'aye pas fait mention dans cet Ouvrage de plusieurs Peintres Italiens, & de quelques Flamans, qui ont eu du mérite. Je réponds à cela, que mon dessein n'a pas été d'écrire la Vie des Peintres, mais de faire un parallèle des Principaux des différentes Ecoles. Ce n'étoit pas la disette où je me ferois trouvé d'opposer des Peintres François aux Etrangers, qui m'a fait agir de même ; car j'avois encore un nombre considerable d'Artistes célèbres parmi mes Compatriotes, dont je n'ai fait aucun usage, parmi lesquels on doit placer Perier, Stella, la Hire, du Frenoy, Blanchet, Loir, le Févre, Monoyer, Forest, Corneille, Parocel, Hallé, Bertin, Trémoliere, Verdier, le Weughel.

Je n'ai point fait mention de la Rose-Alba, parce que je n'ai pas parlé de Mademoiselle Cheron, qui s'est distinguée en France par les Portraits à l'huile, ainsi que cette Italienne s'est acquis une grande réputation par ceux qu'elle a faits au Pastel. Au reste nous possédons aujourd'hui un Artiste, qui est infiniment supérieur dans l'Art de peindre au Pastel, à tous les Peintres qui l'ont précédé, & qui vivent aujourd'hui ; c'est le célèbre la Tour, dont les Portraits ont la force & la vérité de ceux du Vandeick.

FIN.

Corrections & Changemens.

PAGE 8. lig. 17. les Sainte-Palaye.

20. l. penult. étudier.

29. l. 19. l'exigent.

35. l. penult. Françoise.

42. l. dern. faisoit.

55. l. 14. ayent.

56. l. 11. chaque.

59. l. penult. Costume.

62. l. ant.pen. Laocoon.

78. l. 2. elles.

106. l. 19. Dessein.

108. l. 13. ce Prince de la couleur.

121. l. 11. entre autres.

124. l. 12. négligeoit.

199. l. penult. peinte.

202. l. 14. saisissent.

208. l. penult. composés, dessinés, coloriés.

216. l. 18. le ranger.

220. l. 11. aussi peu connu.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Reflexions critiques sur les différentes écoles de peinture.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62829686>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Il ne nous reste pour monumens de la Peinture ancienne que quelques fragmens à *Herculaneum*, & les bas reliefs appelés la *Nôce Aldobrandine* : ces Peintures sont sans perspective & sans couleur. Voyez une Brochure sur la Peinture, fort bien écrite, & dans laquelle on a placé plusieurs gravûres des Tableaux de *Herculaneum*.

Table des matières

1. Page de titre
2. REFLEXIONS CRITIQUES SUR LES DIFFÉRENTES ÉCOLES DE PEINTURE.
 1. §. I. — Dessein de cet Ouvrage.
 2. §. II. — Jalousie des Italiens contre les Peintres François.
 3. §. III. — Des préjugés de certains Connoisseurs 4 François.
 4. §. IV. — De l'Académie de Peinture établie à Rome par M. de Colbert.
 5. §. V. — Jugemens de quelques-uns de nos Peintres sur les Peintres Italiens.
 6. §. VI. — L'Ecole Romaine & Florentine, sur Raphael & sur le Sueur.
 7. §. VII. — Sur Michel-Ange & le Brun.
 8. §. VIII. — Leonard de Vinci & Jean Cousin.
 9. §. IX. — Jules Romain & Freminet.
 10. §. X. — André del Sarto & Santerre.
 11. §. XI. — Michel – Ange des Batailles, & le. Bourguignon.
 12. §. XII. — Pietre de Crotone & Bon-Boutogne.
 13. §. XIII. — Carle-Marate, & Louis Bouloigne.
 14. §. XIV. — Guaspre & Claude Lorrain.
3. ECOLE VENITIENNE.
 1. §. I. — Titien & Blanchard.
 2. §. II. — Tintoret, & Van-loo le Pere.
 3. §. III. — Paul Veronese, & la Fosse.
 4. §. IV. — Palme le vieux, & Rigaud.
 5. §. V. — Palme le jeune, & l'Argiliere.
4. ÉCOLE LOMBARDE ET BOULONOISE.
 1. §. I. — Le Corége & Mignard.
 2. §. II. — Parmesan & Noel Coypel.

3. §. III. — Annibal Carache & le Bourdon.
4. §. IV. — Le Dominicain & Jouvenet.
5. §. V. — Michel-Ange de Caravage & le Valentin.
6. §. VI. — Guide (René) & le Poussin.
7. §. VII. — Lanfranc & Vouet.
8. §. VIII. — L'Albane & Antoine Coypel.
9. §. IX. — Benedette & Desportes.
5. ECOLE FLAMANDE.
 1. §. I. — Rubens & le Moine.
 2. §. II. — Krayer & Puget.
 3. §. III. — Rimbrant & de Troie le Pere.
 4. §. IV. — Ténières & Wateau.
 5. §. V. — Vandeick.
6. Corrections & Changemens.
7. Notes
8. À propos de cette édition numérique